

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

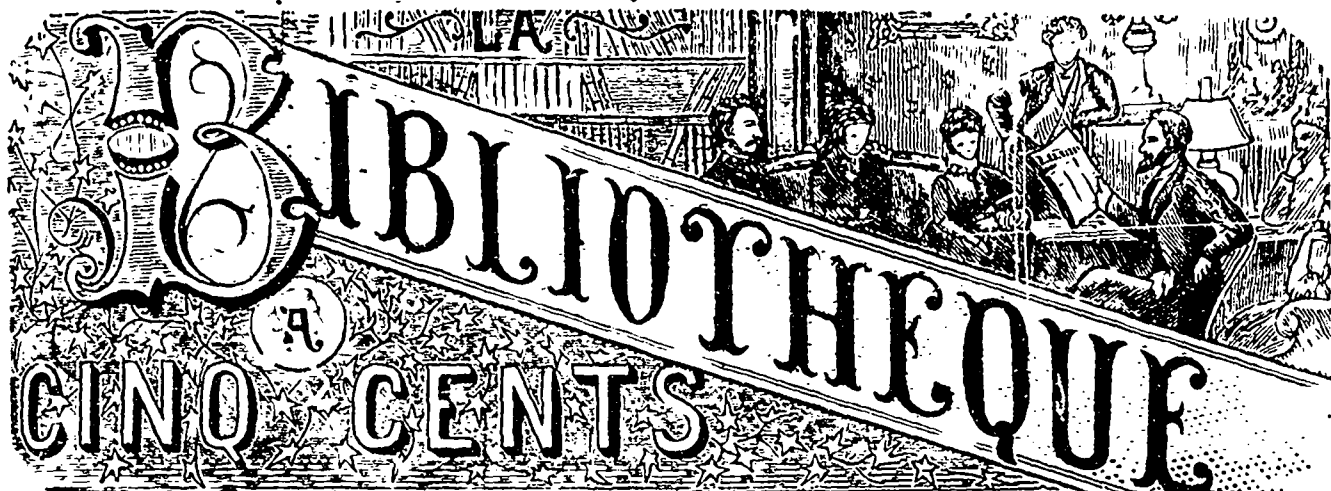
Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

60657



Publiée par Poirier, Bessette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }
\$2.60

MONTREAL, 19 JUILLET 1888

{ UN NUMERO }
6 CENTS

No. 15

LE FILS DU CONDAMNÉ

Septieme Partie de "L'ANTRE DU CRIME," par Xavier de Montépin.



Paul prit ses outils de pêche et se dirigea, en compaguio de Raymond, vers le bateau. (Page 342)

LE FILS DU CONDAMNÉ !

Septième partie de L'ANTRE DU CRIME

I

Fabien de Chatelux, nous l'avons dit, avait suivi du regard, aussi longtemps qu'il l'avait pu, le landau qui emportait Marthe et Angèle.

La divine beauté de la jeune fille venait de l'étourdir, de le griser littéralement.

Il se sentait mordu au cœur, et cette sensation, inconnu de lui jusqu'alors, lui faisait éprouver un trouble délicieux.

Il resta pendant un instant sous le charme qui le tenait immobile puis, secouant cette torpeur romanesque, il reprit sa promenade. Mais tandis qu'il marchait à pas lents, sa pensée était tout entière à la rencontre qu'il venait de faire, à cette jeune fille, à cette parente du docteur Thompson, l'étranger déjà célèbre de qui sa mère avait reçu une lettre d'invitation pour une soirée prochaine à laquelle elle refusait d'assister.

—La vie est pleine de hasards étranges, de rapprochements impossibles à prévoir... murmurait Fabien. Hier je disais comme ma mère : " Nous ne connaissons pas ce docteur. Nous ignorons sa position réelle, ses origines ; c'est peut-être quelque charlatan battant la grosse caisse pour arriver à se faire une clientèle... Il serait indigne de nous d'aller grossir le nombre des naïfs qui ne manqueront point de courir où la réclame les appelle !... Restons chez nous ! "

" Voilà ce que je pensais hier... Voilà ce que j'aurais soutenu, de la meilleure foi du monde, envers et contre tous.

" Aujourd'hui rien n'est changé, mais un incident bizarre m'a mis sur le chemin de cette adorable jeune fille, et je suis prêt à dire à ma mère, à lui prouver que nous devons accepter l'invitation du docteur, un honnête homme, un homme du plus rare mérite; un prince de la science enfin !... Il faut la convaincre ! Comment ? Je ne le sais pas encore, mais je la convaincrain certainement ! Je veux revoir la parente du docteur Thompson, et d'ailleurs je lui ai promis que je la reverrais... "

Tout en monologuant ainsi, Fabien était retourné sur ses pas.

Il regagna l'hôtel de la rue de Tournon, et pensif il s'enferma dans sa chambre, cherchant le moyen d'amener Mme de Chatelux à revenir sur la détermination prise la veille, et cela en lui laissant ignorer le motif qui l'attirait chez le médecin de la rue de Miromesnil.

L'heure du déjeuner sonna.

Fabien descendit auprès de sa mère qui l'attendait.

Son visage était gai et souriant ; il embrassa très affectueusement la comtesse et s'assit à table en face d'elle.

—Tu es sorti ce matin, cher enfant ? lui demanda-t-elle en voyant son teint animé et ses yeux brillants.

—Oui, mère.

—A pied ?

—Oui.

—Où es-tu allé ?

—Jusqu'à la porte du Bois de Boulogne, et même un peu plus loin.

—Du Luxembourg au Bois de Boulogne, il y a loin ! Tu fais des promenades trop longues... La marche est hygiénique au plus haut point, mais à la condition de ne pas se fatiguer outre mesure...

—Ne crains rien, mère... Le temps était splendide... j'ai marché doucement, et cela m'a donné un superbe appétit !... Tu vas voir...

—Tant mieux, alors... Mais sois raisonnable... Aujourd'hui tu vas à Créteil chez ton ami Paul Fromental, et demain tu te fatigueras, j'en ai peur...

—Tu as tort d'avoir peur... Je me ménagerai, je te le promets...

—Reviendras-tu samedi soir ou dimanche matin ?

—Comme tu voudras, mère...

—Je te laisse absolument libre... Je serais désolée d'abréger les heures d'une distraction qui te plaît.

—Eh bien, puisque tu le permets, je reviendrai dimanche matin seulement.

—Tâche d'égayer un peu ton ami Paul. Je le trouve bien sombre depuis quelque temps... L'as-tu remarqué comme moi ?

—Oui, mère, et cela me peine...

—Paul a-t-il donc quelque sujet de chagrin ?

—Je ne le crois pas... Raymond Fromental est le meilleur des pères... il aime son fils aussi tendrement que tu m'aimes, toi... Paul n'a donc rien à désirer... Je crois que sa tristesse, plus apparente peut-être que réelle, tient à son état de santé qui n'est pas ce qu'il devrait être...

—Tu dois avoir raison... la croissance l'a beaucoup affaibli, et l'affaiblissement physique réagit sur le moral... Profite de ta présence auprès de lui pour le contraindre à s'agiter, à se distraire... Son existence est forcément monotone dans la solitude, et tout changement lui sera salutaire.

La conversation avait pris une tournure qui plaisait singulièrement au jeune homme, puisqu'elle lui permettait d'entamer avec Mme de Chatelux une question brûlante.

—As-tu pensé, mère chérie, dit-il tout à coup, à l'invitation qui nous a été adressée par le docteur Thompson ? As-tu décidé ce que tu ferais ?

—Pourquoi me demandes-tu cela ?

—Parce que, si nous devons nous rendre à cette invitation, je resterais moins longtemps à Port-Créteil...

—As-tu donc oublié notre conversation d'hier ?... Nous étions tombés d'accord sur ce point que ne connaissant pas le docteur nous n'avions aucune raison pour aller chez lui...

—Je me souviens de cela parfaitement ; mais j'ai réfléchi.

—Et le résultat de tes réflexions ?...

—C'est qu'il y aura sans le moindre doute à l'hôtel de ce médecin étranger, qu'une grande célébrité a précédé chez nous, une réunion de savants, d'innovateurs, qu'il sera très intéressant d'entendre causer... C'est une occasion peut-être unique, et je crois que nous aurions tort de la laisser échapper.

Mme de Chatelux fit un geste de surprise.

—Tel n'était point ton avis hier... répliqua-t-elle.

—En effet ; mais hier, sans m'en douter, je subissais l'influence de tes idées, un peu trop absolues peut-être, permets-moi de te le dire. En somme, tu es hors d'état de formuler contre le docteur Thompson un autre grief que celui d'abuser volontiers de la réclame... Grief bien mince, étant donné que le docteur est un homme de science, un galant homme, et de plus un Américain... Il y a là une résultante de nationalité... Les citoyens des Etats-Unis sont tous dévorés de la fièvre de la réclame... Ils ont même importé cette fièvre à Paris, et beaucoup de Français ne le cèdent en rien aux Yankees dans l'art de battre la grosse caisse et de frapper le tambourin !... Le docteur a rempli les journaux de son nom, c'est indiscutable ; mais pouvait-il agir autrement pour être connu tout de suite dans un pays où il venait pour la première fois ? S'il n'eût pas été sûr de lui-même, il aurait fait moins de bruit...

—Mais quelle chaleur, mon enfant !... s'écria Mme de Chatelux de plus en plus étonnée. Avec quelle animation tu plaides la cause d'un homme dont tu parlais dédaigneusement hier, et que tu accusais de charlatanisme !

—Hier, j'avais tort... J'étais injuste... Mes réflexions me l'ont prouvé...

—Soit !... Mais qui donc t'a suggéré ces réflexions ?...

Fabien, très embarrassé, se sentit rougir.

La comtesse vit son embarras et sa rougeur.

—Mon cher enfant, lui dit-elle en le regardant bien en face, il me semble que tu me caches quelque chose.

—Eh ! que pourrais-je te cacher ?

—Je l'ignore et je voudrais le savoir. Parle-moi donc avec ta franchise habituelle...

Le jeune homme allait répondre et balbutier sans doute quelque maladroite dénégation.

Il n'en eut pas le temps.

La porte de la salle à manger s'ouvrit et un domestique entra, portant une carte sur un plateau d'argent.

—Qu'y a-t-il, Germain ? fit Mme de Chatelux.

—Madame la comtesse, c'est un monsieur qui sollicite l'honneur d'être reçu par madame la comtesse et par M. le vicomte... Voici sa carte...

Mme de Chatelux prit la carte et lut à haute voix, avec une expression d'étonnement facile à comprendre :

—Le docteur Thompson !

Puis, se tournant vers Fabien qui devenait successivement très rouge et très pâle, elle ajouta :

—Que signifie cette visite, absolument incompréhensible pour moi ?

—Mais, non pour moi... répondit le jeune homme en prenant un brusque parti.

—Alors, j'attends une explication...

—La voici : Le hasard m'a permis ce matin, à l'entrée du bois de Boulogne, de rendre un service à deux dames... deux parentes du docteur.

—Quel service ?

—Leur voiture a failli être renversée... brisée... l'une d'elles s'est évanouie... heureusement j'avais sur moi un flacon de sels. Le docteur vient, sans aucun doute, nous faire une visite de remerciement...

—Je commence à comprendre... fit Mme de Chatelux avec un sourire. Une de ces dames était jeune, sans doute ? et jolie n'est-ce pas ?

Fabien baissa la tête.

Madame de Chatelux continua :

—Voilà qui t'a suggéré tes réflexions !! voilà pourquoi tu plaçais avec tant de feu la cause du docteur ! il fallait me dire cela tout de suite... Germain, faites entrer ce visiteur au petit salon où nous irons le trouver...

Le valet sortit.

—Ah ! cachotier ! reprit la comtesse en embrassant son fils, tu portes aide et secours à de belles dames, en chevalier français, et tu ne t'en vantes pas !... Et ces belles dames se trouvent justement être les parentes du docteur Thompson !... En vérité, quand le hasard se mêle de faire les choses, il les fait bien ! Allons recevoir le docteur... La promptitude de sa visite me prouve son savoir-vivre... Me voilà déjà un peu raccommodée avec lui...

Et Mme de Chatelux, suivie de Fabien moitié penaud, moitié radieux, se dirigea vers la pièce où Germain, par son ordre, venait d'introduire Jacques Lagarde.

Celui-ci se tenait debout au milieu du petit salon, jetant un regard de connaisseur sur les tableaux anciens suspendus aux murailles.

En voyant entrer la mère et le fils il s'inclina profondément devant elle, et courtoisement devant lui, avec l'aisance parfaite et la science des nuances d'un homme du monde accompli.

—Pardonnez-moi, madame, je vous en prie, dit-il, la liberté que j'ai prise de solliciter de vous une audience sans avoir eu l'honneur de vous être présenté. C'est absolument incorrect, je le sais, mais je plaide les circonstances atténuantes. J'ai contracté envers monsieur votre fils une dette de reconnaissance, et le payement de cette dette ne se pouvait remettre au lendemain.

—Mon fils m'a dit en effet qu'il avait eu le bonheur ce matin de rendre un léger service à deux de vos parentes... répliqua la comtesse en désignant de la main un siège au docteur.

—Service très réel, madame, et dont je viens lui témoigner toute ma gratitude.

—Je n'ai fait que ce que tout autre eût été heureux de faire ma place... dit Fabien.

—Permettez-moi de n'être pas d'accord avec vous à ce sujet, monsieur, répliqua Jacques ; vous n'étiez pas seul sur le théâtre de l'accident, et seul vous avez eu la pensée de vous élaner sur le marchepied de la voiture en péril, et de venir en aide à ces dames... et je vous apporte, avec la mienne, l'expression de leur reconnaissance...

Jacques s'était assis.

Fabien, rougissant, s'inclina.

—Ces dames étaient sans doute Mme Thompson et sa fille ? demanda la comtesse.

—Non, madame... Je suis veuf et je n'ai plus de fille... La plus âgée seule est ma parente... l'autre est une douce et chère enfant qu'aucuns liens du sang n'attachent à moi... Je l'ai secourue, je l'ai recueillie au moment où elle venait d'avoir l'immense malheur de perdre sa mère et où elle restait orpheline et seule au monde... je l'aime tendrement, je l'aime comme si elle était la fille adorée que j'ai perdue et dont elle a les traits exquis, l'âme si pure et la bonté... J'ai fait d'elle mon enfant adoptive, et par moments, douce illusion !... je me figure être son père !...

—Dieu vous récompensera, monsieur, d'avoir recueilli cette orpheline.

—Il m'en récompense déjà, madame, car elle est le charme et la joie de ma maison.

—Quel âge a-t-elle ?

—Dix-neuf ans...

—Mon âge... murmura Fabien.

—J'espère, reprit le pseudo-docteur Thompson que madame la comtesse de Chatelux me permettra de lui présenter ma protégée... Ma visite a un double but... J'ai pris la liberté, madame, de vous adresser une invitation. En la recevant vous avez dû certainement éprouver quelque surprise, et vous demandez d'où me venait une telle hardiesse, inexcusable en apparence... Là encore je plaide les circonstances atténuantes. Le docteur Richaud, une des gloires de la science moderne, qui a l'honneur d'être admis dans votre intimité, m'avait vanté votre bienveillance, votre indulgence inépuisable, et m'avait promis de me recommander à vous et de vous affirmer qu'il pensait de moi quelque bien... Ceci, madame, ne justifie peut-être pas mon audace, mais tout au moins l'explique.

—En effet, je connais beaucoup le docteur Richaud et je fais de lui le plus grand cas, dit Mme de Chatelux. Ce que vous venez de m'apprendre non seulement explique un procédé qui m'étonnait, je l'avoue, mais il le justifie et le rend parfaitement naturel...

—Vous le voyez, madame, j'avais raison de compter sur votre indulgence... Je le savais, et voilà pourquoi j'ai été si heureux de l'occasion qui m'était offerte de me présenter aujourd'hui chez vous. Voilà pourquoi j'en profite en vous donnant les explications que vous venez d'entendre.

II

Le docteur Thompson, par la simplicité de son langage, par la distinction de sa personne et de ses manières, faisait de plus en plus la conquête de Mme Chatelux.

—Vous avez ouvert votre cabinet de consultations, monsieur... dit-elle.

—Oui, madame... depuis hier, répondit Jacques Lagarde.

—Je sais que vous donnez vos soins au fils d'une personne que nous connaissons... Avez-vous été satisfait des résultats de votre première journée ?

—Plus que satisfait, madame... J'étais loin de m'attendre à une telle affluence... Cette affluence m'a démontré combien est puissante la réclame, puisque sans elle je n'aurais pas obtenu d'un seul coup une grande notoriété dans ce Paris, ville géante, reine du monde, où j'étais inconnu il y a huit jours...

—Tant mieux, monsieur... je vous en félicite... je suis heureuse que vous ayez été compris...

—Je dois l'être, madame... Permettez-moi d'ajouter que je mérite de l'être, puisque j'appelle à moi les malades, non pour m'enrichir à leur dépens (je suis riche), mais pour les guérir...

—Vous vous êtes donné là, monsieur, une noble mission...

—Si vous la trouvez belle, madame, je suis récompensé !...

—Mon estime vous est tout entière acquise.

—Alors, madame, puisque j'ai l'honneur d'être jugé favorablement par vous, permettez-moi d'insister pour obtenir une chose à laquelle j'attache un prix énorme... Je parle de votre présence à la soirée que je donne lundi prochain et pour laquelle vous avez reçu une invitation...

Ce numéro vous donne une chance de gagner 200 piastres.

—Depuis longtemps déjà je ne vais plus dans le monde... objecta la comtesse.

—Il ne s'agit pas du monde, mais d'une réunion peu nombreuse, à laquelle ont promis d'assister plusieurs savants, parmi lesquels le docteur Richaud, notre ami commun, et quelques célébrités des lettres et des arts. La causerie et un peu de bonne musique en feront tous les frais... Le véritable but de ces réunions qui seront fréquentes est bien simple, je veux qu'après avoir connu le médecin dans mon cabinet de consultation, on connaisse l'homme dans mon salon... Permettez-moi d'ajouter, madame, qu'en accueillant ma requête par une fin de non-recevoir vous me peineriez beaucoup...

—Eh bien ! docteur, quoique je vive dans une retraite absolue depuis la mort de mon mari, je consens à rompre pour vous avec mes habitudes... Mon fils et moi nous assisterons à votre soirée de lundi prochain...

Fabien rayonnait.

—Monsieur le docteur, dit-il, voulez-vous me donner des nouvelles de ces dames ? Elles me semblaient complètement remises de leur frayeur quand je les ai quittées... J'espère que l'accident n'a pas eu de suites fâcheuses.

—Pas d'autre qu'une crise nerveuse assez violente déterminée par l'émotion chez ma pupille, (c'est ainsi que j'appelle ma protégée). J'ai combattu cette crise dès son début... Il n'en restait plus trace quand je suis sorti de l'hôtel...

—Heureusement ! murmura Fabien.

Jacques Lagarde s'était levé.

—J'étais venu pour remercier monsieur votre fils, dit-il, et maintenant, madame, c'est à vous d'agréer la respectueuse expression de ma plus vive gratitude... En daignant accepter mon invitation, vous avez fait de moi un homme bien heureux...

Quelques paroles furent encore échangées, puis le docteur prit congé de la comtesse, quitta le salon et fut reconduit par Fabien jusqu'au vestibule.

—Allons, pensait-il en remontant en voiture, je crois que j'ai bien joué mon rôle et que la réussite est complète ! Si quel qu'un doit jamais se défier du docteur Thompson, à coup sûr ce ne sera point Mme de Chatelou...

Fabien monta vivement rejoindre sa mère.

—Eh bien ! lui demanda-t-il plus vivement encore, comment trouves-tu notre visiteur ?...

—Question inutile, mon cher enfant, répondit la comtesse en souriant.

—Inutile !... pourquoi ?

—Si j'avais persisté dans les préventions qu'il m'inspirait, rien n'aurait pu me décider à aller chez lui lundi prochain... Avant de connaître le docteur j'éprouvais pour lui je ne sais quel éloignement irraisonné, instinctif... Il a conquis maintenant toute ma sympathie... Je lui pardonne même cet abus de la réclame que je lui reprochais. Il est charmant, de tous points charmant !...

Le jeune homme rayonnait de plus en plus. Il triomphait littéralement, comme si les éloges de sa mère s'adressaient à lui-même.

—Maintenant, fit-il en embrassant la comtesse avec plus d'effusion encore que de coutume, maintenant, je vais m'apprêter, et partir pour Créteil où m'attend mon ami Paul.

Raymond Fromental s'était levé de grand matin afin de mettre un peu d'ordre dans ses notes avant de s'éloigner de Paris.

Il pensait que son fils, pendant ce temps, ferait la grasse matinée.

En cela il se trompait.

Après avoir passé une nuit presque blanche, l'âme toujours hantée par ses souvenirs d'amour, Paul avait sauté en bas de son lit dès le point du jour. Il s'habilla et vint trouver son père.

—Déjà levé ! s'écria ce dernier.

—Oui, père...

—Et tu as mal dormi... ajouta Raymond.

—A quoi vois-tu cela ?

—Aux traces d'insomnie que porte ton visage.

—Eh bien ! c'est vrai... j'ai mal dormi. J'étais agité... fiévreux... Veux-tu que nous retournions immédiatement à Port-Créteil ?...

—Je veux tout ce que tu désires. Comment ferons-nous le voyage ?

—Par le chemin de fer. C'est le mode de locomotion le plus simple et le plus rapide.

—Soit ! ne prendras-tu pas quelque chose avant notre départ ?

—Non. Je n'ai aucun appétit de si bonne heure. Nous surprendrons Madeleine, qui nous fera vite à déjeuner...

—Eh bien ! va t'apprêter et partons.

Paul monta dans sa chambre chercher son chapeau, ses gants et son sac à main.

Pendant ce temps, Raymond serrait ses papiers, fermait tout à double tour et mettait les clefs dans sa poche.

Ceci fait, il traça deux ou trois lignes à la hâte sur une demi-feuille de papier.

Paul vint le rejoindre.

Ils descendirent.

Raymond entra chez le concierge.

—Je m'absente de Paris pour quelques jours, lui dit-il. Je vais à Port-Créteil avec mon fils. Je viendrai fréquemment à Paris... Si pendant mon absence on venait me demander, et s'il s'agissait de quelque chose d'important et de pressé, voici l'adresse à laquelle on pourrait m'écrire ou me télégraphier.

—Suffit, monsieur Fromental. Je mets l'adresse en lieu sûr et je la communiquerai au besoin...

Le père rejoignit son fils, et tous deux se dirigèrent vers la gare de Vincennes.

—Ainsi, père, tu m'accompagnes ?... dit Paul. Est-ce au moins pour me tenir compagnie pendant quelques jours dans notre maisonnette ?

—Oui, cher enfant.

—Quel bonheur !... Combien de jours ?...

—Cela, je ne pourrais pas te le dire au juste... huit ou dix jours, j'espère, peut-être plus.

—Alors, ce voyage que tu devais faire ?...

—J'ai adressé une demande au ministère et j'ai obtenu que ce voyage serait remis à un peu plus tard. J'ai besoin de préparer un travail avant de l'entreprendre utilement...

—Tu iras sans doute passer une inspection des bibliothèques départementales ?

C'était la première fois que Paul interrogeait ainsi son père.

Raymond comprit qu'il ne fallait pas témoigner le moindre embarras, laisser voir la moindre hésitation dans ses réponses, sous peine de faire naître en son esprit quelques doutes qui deviendraient vite des soupçons.

Aussi répliqua-t-il du ton le plus naturel :

—Parfaitement... C'est une tournée d'inspection.

—Dans quelle région feras-tu cette tournée ?

—Dans le Midi.

—Quels sont les départements du Midi que tu dois visiter.

—Mais, répondit Raymond, étonné de cette insistance, les départements de la Drôme, du Gard, des Bouches-du-Rhône... J'irai jusqu'à Marseille. Pourquoi me demandes-tu cela ?

—Parce que je voudrais, père, qu'à ton prochain voyage tu fasses de moi ton compagnon de route.

—Tu désires m'accompagner !... s'écria Fromental.

—Oui... Je le désire même de façon très vive... Il me semble que j'ai besoin de mouvement... de changement d'air... j'ai toujours eu, d'ailleurs, la plus grande envie de connaître le Midi... Rien ne t'empêche, n'est-ce pas, d'emmener quelqu'un avec toi, et comme le docteur Thompson m'a défendu pendant un certain temps tout travail, je serais heureux d'utiliser cette période de repos forcé et de m'instruire sans fatigue en voyageant... Ne pourrais-tu me procurer cette joie ?...

Raymond éprouvait un embarras plus facile à comprendre qu'à décrire.

Comment s'y prendre pour refuser à son fils une chose si

simple en apparence, et par quel prétexte spécieux motiver ce refus ?..

—Tu sais, cher enfant, combien je souhaite t'être agréable en toutes choses, dans la mesure du possible, répondit-il. Mais ce que tu crois devoir être une distraction serait en réalité fort ennuyeux pour toi..

—Comment cela, père ?

—Des voyages de cette nature sont pénibles et fatigants... Jamais de repos... plus de régularité dans les habitudes... sans cesse en chemin de fer... La vie d'auberge dans des petites villes monotones..

—Je t'assure que cela me plairait beaucoup... Songe que je n'ai jamais rien vu, et que pour moi tout serait nouveau.

—Eh bien, nous en recauserons, cher enfant..

—Quand dois-tu partir ?

—L'époque n'est pas fixée au juste... elle peut être soit avancée, soit reculée... Mais que signifie cette fièvre de locomotion qui s'empare de toi subitement ?..

Paul poussa un soupir et murmura :

—Cela signifie, père, que je voudrais trouver un moyen d'oublier.

Une larme roula sous les cils du jeune homme et tomba sur sa joue.

Raymond vit cette larme et sentit son cœur se serrer. Mais à sa tristesse se mêlait une sorte de contentement.

Sans y songer, Paul venait de lui fournir l'occasion de l'interroger au sujet de son amour.

Malheureusement on venait d'arriver à la gare.

Au milieu du mouvement incessant, des allées et venues des voyageurs, il était impossible de continuer un entretien intime.

Les guichets venaient de s'ouvrir.

Fromental prit deux places et l'on partit.

Madeleine n'attendait pas si tôt ses chers maîtres.

Sa joie de les revoir égala sa surprise.

Tout d'abord elle embrassa Paul avec effusion, comme une mère embrasse son fils.

—Eh bien ! lui demanda-t-elle ensuite. Vous l'avez vu, le grand médecin ?

—Oui, ma bonne Madeleine..

—Qu'est-ce qu'il a dit ?

—Qu'il me guérirait, que j'aurais bientôt recouvré la santé complètement, et il le fera comme il l'a dit..

—Allons ! allons ! voilà un brave homme... Quand il voudra je me jetterai pour lui au feu ou à l'eau... à son choix ! Présentement faudrait savoir, mes chers maîtres, si vous avez faim..

—Pas encore beaucoup, mais nous prendrons quelque chose avant de déjeuner..

—J'ai un morceau de veau froid d'hier.

—Avec un verre de vin de Bordeaux, cela suffira... Dresse le couvert pendant que je vais mettre mon costume de campagne..

Et Paul se dirigea vers sa chambre.

—Il me semble mieux portant et plus gai, le cher mignon, dit Madeleine à Fromental. Est-ce que je me trompe ?

—Hélas ! répondit le père, gaieté factice, ma pauvre Madeleine !.. sourire menteur !

—Bonté divine ! Qu'est-ce que vous me racontez là ?

—La vérité pure ! Ce n'est pas seulement le corps qui souffre chez Paul... l'âme aussi est malade... le cœur est atteint..

—L'âme est malade... le cœur est atteint, répéta la vieille servante, je ne comprends pas... Qu'est-ce que ça signifie ?

—Cela signifie que Paul est amoureux..

La brave Madeleine leva ses deux bras vers le plafond.

—Ah ! par exemple ! s'écria-t-elle, et moi qui ne m'en doutais point ! Comment donc que ça lui a pris, au cher mignon ?

—Il a rencontré, je ne sais encore en quel endroit, une jeune fille dont il s'est épris follement.

—Eh bien ?

—Cette jeune fille a disparu... En disparaissant elle a emporté avec elle l'âme et le cœur de Paul... sa vie peut-être, car cet amour le tue !.. Comprends-tu, maintenant ?

—Je comprends, mon cher maître, qu'il faut la retrouver, cette personne qui lui a tourné la tête et, si elle est digne de lui, la lui donner..

—La retrouver ! répéta Fromental. Dans le premier moment de trouble, effrayé de la douleur de mon enfant, j'ai promis sinon de la retrouver, du moins de la chercher, et je regrette aujourd'hui cette promesse..

—Pourquoi ?

—Paul n'est-il pas le fils de son père... le fils d'un condamné à la reclusion. Que je retrouve cette fille et qu'elle soit digne de lui, le fils du condamné ne sera pas digne d'elle !

—Ce n'est point sérieux, cela, mon cher maître ! répliqua vivement Madeleine. Quant au crime, d'abord, ce n'est pas vous qui l'avez commis, c'est ceux qui vous ont condamné ! Et admettons même que vous ayez été criminel, ce qui est faux, de quel droit rendrait-on le fils responsable de la faute du père ?

—Du droit que s'arroge la société !.. La condamnation qui m'a déshonoré constitue pour Paul une flétrissure irréparable !..

—Cette condamnation, qui la connaît ? On peut la tenir secrète... La préfecture de police vous en fournira les moyens. Vous avez assez fait pour elle, mon cher maître... C'est bien le moins qu'à son tour elle fasse quelque chose pour vous !

III

—Eh ! répliqua Raymond d'une voix sombre, c'est la Préfecture qui m'épouvante le plus ! Forcé de m'y rendre presque chaque jour, de m'y montrer à visage découvert, sans cesse je tremble de me trouver face à face avec quelqu'un qui m'ait rencontré là, qui me reconnaisse et qui puisse me montrer du doigt et dire, en présence de mon fils : *Vous voyez bien cet homme, il est de la police !..*

—N'avez-vous pas une promesse de Mme la comtesse de Chatelux, mon cher maître ? demanda Madeleine.

—J'ai une promesse qu'elle tiendra. Elle doit visiter aujourd'hui même le secrétaire particulier du garde des sceaux pour lui parler de moi, et j'irai demain lui demander ce qu'elle a obtenu.

—Alors pourquoi vous désoler ?.. pourquoi jeter le manche après la cognée au moment où vous allez sans doute être délivré de tout ennui ? Ayez confiance, mon cher maître, et cherchez la personne qu'aime notre mignon... Où l'a-t-il connue, cette personne ?

—Il faut que je le questionne à ce sujet, car je ne sais rien.

—Oh ! il n'est point cachottier, notre cher enfant... il vous dira les choses comme elles sont.

—Je l'espère bien..

—Restez-vous quelques jours ici ?

—Oui... j'ai un congé.

—Profitez-en donc pour agir..

En ce moment, Paul reparut.

—Ah ! par exemple, s'écria-t-il, je ne te reconnais plus, Madeleine ! Comment, la table n'est pas mise !..

—Ne me grondez point... C'est votre papa qui en est cause... Il me parlait et, naturellement, je lui répondais... Mais le retard est mince et tout sera bientôt prêt..

—Je vais t'aider, ma bonne Madeleine... Descends à la cave pendant que je mettrai le couvert... Je m'y entends aussi bien que toi..

—C'est ça... dit Raymond en souriant, nous allons nous partager la besogne..

Et, tandis que Madeleine allait chercher du vin, le père et fils étalèrent la nappe bien blanche et disposèrent les assiettes.

La vieille servante remonta, apportant une bouteille et un morceau de veau froid.

Elle y joignit du pain, des fruits et du fromage, tous les éléments enfin d'une collation modeste, mais suffisante.

—Ah ! fit tout à coup le jeune homme en tirant de sa poche une petite boîte, n'oublions pas l'ordonnance du docteur Thompson !...

Il prit dans la boîte deux pilules argentées et il les avala dans une gorgée de vin.

—Madeleine, dit Raymond, il faudra te souvenir que Paul doit suivre un traitement rigoureux. Il te communiquera les instructions écrites du docteur à ce sujet

—Les voici... ajouta Paul en tendant à la vieille servante un papier plié en quatre... il me faut des tisanes à n'en plus finir, tu verras... Ah ! ma pauvre Madeleine, cela va te donner terriblement d'ouvrage !...

—Avec ça que je regarde à ma peine ! répliqua Madeleine ; d'ailleurs, quand je travaille pour vous ou pour votre papa, mes chers maîtres, c'est tout plaisir !...

Le repas achevé, il ne fut pas long, Paul se leva de table le premier.

Raymond l'imita.

—Tu sais, ma bonne Madeleine, que Fabien de Chatelux vient dîner ce soir avec nous... reprit le jeune homme. Tu sais également qu'il a bon appétit. Soigne ton menu !

—Soyez tranquille... vous serez content...

—Je te préviens qu'il couchera...

—Eh bien, on lui mettra des draps blancs dans un lit... Je vous promets qu'il sera tout aussi bien couché, pour le moins, que dans l'hôtel de Mme la comtesse, sa maman... A quelle heure déjeunerez-vous.

—A midi, et nous dînerons à six heures...

—Savez-vous ce que vous feriez, si vous étiez gentil ?

—Quoi donc ?

—Vous iriez me pêcher une belle friture pour ce soir. C'est ça qui conserait le menu... d'autant plus que M. Fabien adore la friture !

—C'est une idée. Veux-tu venir avec moi, père ?

—Mais certainement... Allons...

Paul prit ses outils de pêche et se dirigea en compagnie de Raymond vers le bateau qui se trouvait compris dans la location de la maisonnette.

Ils embarquèrent, remontèrent jusqu'au pont où Paul mit pied à terre pour aller se munir d'amorces, redescendirent ensuite la Marne et allèrent s'amarrer à l'embarcadère, l'endroit préféré du jeune homme, l'endroit qu'il aimait par-dessus tout, et cela pour la meilleure des raisons.

C'était là que pour la première fois Marthe lui était apparue, au travers des saules, gracieuse et légère comme une hamadryade ou comme une ondine.

En approchant de cette rive qui lui rappelait tant de souvenirs, Paul avait senti son cœur battre malgré lui.

Quoique sachant la *Petit-Castel* inhabité, il ne pouvait en détourner les yeux, espérant toujours que sous l'ombrage des grands arbres, sur le sable blond des allées, entre les gazons verts, il allait voir glisser une forme adorée...

Vain espoir !

Rien ne se montra

Tout était désert et silencieux.

Le bateau amarré, Paul jeta dans la Marne deux ou trois poignées de vers rouges, prépara ses lignes, en donna une à Raymond, et tous deux se mirent à pêcher.

Brusquement le jeune homme était devenu sombre et pensif.

Fromental, qui le regardait sans cesse à la dérobée, ne manqua point de s'apercevoir de ce changement subit de son allure et de sa physionomie.

—Ou je me trompe beaucoup, se dit-il, ou c'est ici qu'il a vu la femme qu'il aime. Cet amour me perdra peut-être, moi... Mais qu'importe ? Je ferai tout pour que mon fils soit sauvé !

Paul ne parlait pas.

Il pêchait avec une nonchalance évidente, ne portant aucun intérêt aux attaques du gardon ou de la brème, et aux plongeoins constant du flotteur.

Bientôt même il retira de l'eau sa ligne, la posa au fond de

la barque, et paraissant oublier qu'il n'était pas seul, s'absorba dans sa rêverie.

—Je crois, pensa Raymond, que le moment est venu de l'interroger...

Puis, tout haut, il ajouta :

—Si tu continues ainsi, cher enfant, nous aurons grand-peine à prendre la friture que réclame Madeleine, d'autant plus que je suis un pêcheur infiniment novice !...

Tiré de sa rêverie par la voix de son père, Paul tressaillit comme quelqu'un qu'on éveille en sursaut.

—A quoi donc pensais-tu ? demanda Fromental.

—A rien, père, je sommeillais.

—Les yeux tout grands ouverts !... Voyons, mon enfant, l'heure est passée des grands secrets, puisque je connais la pensée qui remplit ton âme... Parle-moi donc franchement, comme on parle à son père... à son meilleur ami... Tout à l'heure ton âme entière était auprès d'ELLE, n'est-ce pas ?

Paul poussa un long soupir qui ressemblait à un sanglot, et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

—Oui, père... murmura-t-il d'une voix étouffée, oui... tout entière, auprès d'ELLE... C'est plus fort que moi... Je voudrais oublier... Je ne peux pas... Je fais de vains efforts pour chasser de ma mémoire cette image qui me charme et me tue !... pour imposer silence à mon cœur !... Mes tentatives sont inutiles... Ma volonté se brise... Mon cœur résiste... le souvenir est plus fort que tout !...

—Voyons, Paul, mon enfant, mon cher enfant, fit Raymond prenant les mains de son fils, sois homme... sois courageux... sois fort... Tu aimes... Je comprends trop bien ce sentiment pour te blâmer d'avoir laissé prendre ton cœur. Moi aussi j'ai aimé... tendrement aimé... Pour la femme que j'aimais, j'aurais donné ma vie, sans hésiter, et cette femme fut ta mère ; mais quand je la connus elle était libre, elle pouvait répondre à ma tendresse, aucun obstacle ne nous séparait, elle savait que notre mutuel amour devait aboutir au mariage, et nous marchions vers ce but le cœur rempli d'espérance et de foi... Sais-tu seulement, toi, mon pauvre enfant, si la personne que tu aimes a le droit de t'aimer

—Je le crois... je l'espère... balbutia Paul.

—Mais sans en avoir la certitude ?.. demanda Raymond

—C'est vrai.

—Combien de fois lui as-tu parlé ?

—Une seule fois...

—Et de cette seule entrevue, de cette unique causerie dépend ton bonheur aujourd'hui ?..

—Oui, père...

—N'est-ce pas insensé ?

—C'est insensé, j'en conviens, mais c'est ainsi...

—Tu n'as pas questionné cette jeune fille ou cette jeune femme afin d'apprendre de sa bouche qui elle était, si elle dépendait d'elle-même, si elle pouvait sans être coupable répondre à ton amour par un amour pareil ?

—Non...

—Pourquoi ?

—J'étais sous le charme... Je la regardais, je l'écoutais... Je ne songeais point à l'interroger... Je n'aurais pas osé d'ailleurs...

—Quel âge paraît-elle avoir ?..

—Mon âge à peu près...

—Crois-tu qu'elle appartienne à une classe élevée de la société ?..

—Je fais plus que le croire... J'en suis sûr. Ce n'est pas douteux... la distinction, chez elle, égale la beauté

—Où votre rencontre a-t-elle eu lieu ?

—Ici même...

—Ici ? répéta Fromental.

—Oui, père.

Et Paul, avec une émotion profonde, raconta ce que nous avons raconté nous-mêmes à nos lecteurs.

Quand ce récit fut achevé, Fromental demanda :

—Alors elle habitait la propriété qui se trouve là, en face de nous ?

Paul fit, de la tête, un signe affirmatif.

—Mais, reprit Raymond, puisque tu n'ignoris point sa demeure, tu pouvais savoir qui elle était ?

—J'ai questionné... personne n'a pu me répondre...

—Cependant cette villa appartient à quelqu'un, et ce quelqu'un doit être connu ?

—Sans doute, mais il m'a été impossible, à moi, d'apprendre son nom. Aujourd'hui la propriété est vide... et je ne sais rien... et cette ignorance me fait mourir à petit feu !

—Calme-toi, mon enfant... Tu as été maladroit, tout simplement... Il me suffira de quelques heures pour obtenir les renseignements qui doivent nous éclairer...

—Vous croyez, père ? demanda Paul vivement.

—Cela ne me paraît pas douteux.

—Eh bien ! ces renseignements, obtenez-les donc tout de suite !

—Rien de plus facile... Cette propriété se trouve sans doute sur le territoire de Saint-Maur ?

—Oui.

—Eh bien ! débarque-moi à proximité du chemin le plus court pour aller à Saint-Maur, et avant une heure je t'apporterai le mot de l'énigme qui trouble ta vie...

Paul détacha le bateau, saisit les rames et s'écria :

—Ah ! père, que vous êtes bon !

Et il fit descendre la Marne à l'embarcation jusqu'aux écluses du canal.

—Vous n'avez qu'à suivre le canal, père, dit-il en abordant, la propriété est seule sur la route, éloignée de toute autre habitation...

—A bientôt, mon enfant. Retourne pêcher tranquillement. A mon retour je te hêlerai...

Et Raymond, sautant à terre avec l'agilité d'un jeune homme, se dirigea vers le canal.

—Réussira-t-il ? murmura Paul en le regardant s'éloigner. Pourra-t-il m'apporter un peu de calme et d'espérance ?

Il remonta vers l'endroit d'où il était parti, et il se remit à pêcher, mais sa préoccupation trop grande ne lui permettait pas de s'occuper de sa ligne... il ne prit absolument rien.

Raymond marchait vite.

Il arriva au bout du canal, sur la route de Gravelle à Saint-Maur, route infiniment peu fréquentée, s'arrêta devant la propriété dite : le *Petit-Castel*, et depuis le dehors l'examina.

La grille et les portes bâtarde étaient hermétiquement closes.

—Il doit y avoir un concierge ou un jardinier, pensa Fromental ; on ne peut abandonner ainsi une maison qui paraît importante et soignée... Un tel abandon semblerait indiquer que les propriétaires sont partis sans esprit de retour... et encore la conclusion serait illogique, car dans ce cas ils désireraient vendre, et pour bien vendre il faut entretenir... Nous allons voir...

Raymond s'approcha de la grille, saisit la chaîne qui mettait la cloche en branle, et l'agita.

La cloche retentit bruyamment à l'intérieur.

La tête baissée, l'oreille aux écoutes, le père de Paul attendit.

Le bruit s'éteignit au lointain. Un grand silence s'établit.

—Personne, murmura Raymond.

Il sonna de nouveau et il attendit encore, sans obtenir d'autre résultat que la première fois.

—Voilà qui est singulier ! pensa-t-il. Cependant la maison n'est point inhabitée depuis si longtemps que le prétend Paul, car voilà des traces qui n'ont certainement pas deux jours de date.

Tout en disant ce qui précède, il se penchait vers le sol et il examinait l'empreinte très nette qu'y avaient laissée les roues d'une voiture de maître.

—Les propriétaires de l'immeuble ne sont à coup sûr pas loin, reprit Fromental, ils habitent Paris, selon toute apparence, et ils ont dû venir ici hier ou avant-hier.

L'instinct du policier se mettait en chasse.

Le père de Paul continua :

—S'il y avait d'autres villas proches de celle-là, je pourrais du moins questionner... Mais pas de chance !... l'isolement est complet !... Peu importe ! je saurai quand même... lorsque la villa est habitée on doit aller aux provisions soit à Saint-Maur, soit à Gravelle... C'est à Gravelle et à Saint-Maur que je vais me renseigner...

Raymond se remettait en marche dans la direction de Gravelle quand il aperçut, immobile au milieu de la route, un facteur rural qui l'examinait.

IV

Fromental se dirigea vers cet homme et lui dit en le saluant :

—Auriez-vous la complaisance de m'apprendre si la maison que voilà est bien le *Petit-Castel* ?

—Le *Petit-Castel*, oui monsieur, parfaitement... répliqua l'employé des postes.

—Elle se trouve dans les limites de votre distribution ?

—Oui, monsieur.

—Vous pouvez alors me dire à qui elle appartient ?

—Quant à ça non, monsieur... Elle a appartenu autrefois à un certain monsieur Lambinet qui l'a mise en vente en quittant le pays... Les personnes qui l'ont achetée y sont à peine restées quinze jours, et sont parties, à ce qu'il paraît, pour un long voyage, du moins un entrepreneur de Joinville qui a exécuté au *Petit-Castel* différents travaux me l'a raconté...

—Et vous ignorez le nom de ces acheteurs ?

—Oui, monsieur.

—Vous ne leur avez donc porté ni lettres ni journaux pendant les quinze jours qu'ils ont passé ici ?

—Ni une lettre, ni un journal. Mais si vous désirez savoir comment s'appellent les propriétaires, ce sera facile.

—Indiquez-m'en le moyen.

—Adressez-vous soit au notaire qui a vendu la maison, soit à l'entrepreneur chargé des travaux.

—Où demeurent cet entrepreneur et ce notaire ?

—Tous les deux à vingt minutes d'ici, à Joinville. Mais, j'y pense maintenant, vous n'avez pas besoin d'aller jusque-là... Vous trouverez à Saint-Maur, là, tout près, le jardinier Duprat auquel on s'adressait pour les renseignements... Sa maison fait le coin de la première rue à droite.

—Je vous remercie, mon ami... je vais aller chez M. Duprat. Ah ! une question encore...

—A votre disposition, monsieur...

—Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que les nouveaux propriétaires avaient à peine habité la villa ?

—Tout au plus quinze jours.

—Quand sont-ils partis ?

—Il y a huit ou dix jours à peu près.

—Merci.

Le facteur continua son chemin.

—Partis depuis huit ou dix jours, murmura Raymond, ce n'est pas possible... ou du moins ils y sont revenus depuis, car les empreintes de roues de l'autre côté de la grille sont toutes récentes... il y a là un mystère à éclaircir. Je l'éclaircirai...

Tout en se disant ce qui précède, le père de Paul prenait le chemin de Saint-Maur.

Il trouva sans peine la maison de Duprat.

Ce dernier était dans son jardin, cultivant ses fleurs et soignant ses fruits.

—Je viens, monsieur, lui dit Fromental, vous demander un renseignement qu'il vous sera, je crois, facile de me donner. Vous avez été en rapports avec le nouveau propriétaire du *Petit-Castel*...

—Oui, monsieur.

—Ayez alors la complaisance de me donner son nom...

—C'est que ce nom, je ne le sais pas.

Raymond fit un geste de surprise.

—Ça vous étonne, continua le jardinier, et cependant rien n'est plus naturel... L'acheteur est venu s'adresser à moi pour visiter la propriété qu'il désirait louer, car il a été locataire

d'abord... je l'ai conduit, je lui ai fait visiter tout, et ensuite je lui ai donné l'adresse du notaire... Vous conviendrez, monsieur, que je n'avais pas à m'occuper de son nom.

—C'est juste. Le notaire habite Joinville, m'a-t-on dit...

—Oui, et il s'appelle Finet.

—Je vais le voir.

—Inutile de vous déranger aujourd'hui.

—Pourquoi ?

—Vous trouveriez l'étude fermée.

—Fermée !... Une étude !... Un jour de la semaine et un jour non férié !...

—C'est pour une circonstance tout à fait accidentelle... Le notaire Finet a la chance... je veux dire le chagrin... d'enterrer sa belle-mère aujourd'hui... .

—Vous m'évitez une course inutile, monsieur... Je vous remercie... .

—De rien... et tout à votre service au besoin.

Raymond sortit du jardin la tête basse, très désappointé, se mettant l'imagination à la torture pour trouver le moyen d'obtenir, sans attendre au lendemain, le renseignement qu'il voulait avoir.

Il reprenait à pas lents la route suivie pour venir, quand son nom prononcé tout près de lui le fit tressaillir.

Brusquement il releva la tête et ses yeux se fixèrent sur un homme qui se dirigeait vers lui.

En reconnaissant cet homme il devint pâle.

—Vous ici !... s'écria-t-il. Est-ce que par hasard c'est moi que vous cherchez ?

—Précisément. Je descends du chemin de fer et j'allais vous demander à Port-Créteil.

—Vous venez de la part du chef ?

—Oui...

—Vous avez quelque chose à me dire ?

—J'ai une lettre à vous remettre en mains propres.

Tout en tirant de sa poche son portefeuille et en l'ouvrant, l'homme ajouta :

—Je suis allé d'abord chez vous dans l'île Saint-Louis... Votre concierge m'a montré la note écrite que vous lui avez laissée ce matin... Alors j'ai filé pour vous rejoindre et j'allais m'informer de la route à suivre quand fort heureusement je vous ai rencontré... Voilà la lettre du chef...

Fromental prit l'enveloppe fermée qu'on lui présentait, l'ouvrit d'une main tremblante et lut à demi voix :

Aussitôt cette lettre en vos mains, venez à mon cabinet.
Urgence ! LE CHEF DE LA SURETÉ

—Ainsi donc il faut que je me rende à l'instant même à la préfecture?... murmura Raymond.

—J'ai l'ordre de vous attendre et de vous ramener.

—Que se passe-t-il donc là-bas ?

—Je n'en sais rien... J'arrivais déposer mon rapport... Le chef me demandait... Il m'a de suite dépêché près de vous... Entre nous, il avait sa figure des mauvais jours... Je crois qu'il serait maladroit de le faire attendre...

—Il faut cependant que je prenne le temps de prévenir mon fils et de déjeuner...

—Dame ! je serai censé vous avoir déniché trois quarts d'heure plus tard, voilà tout, et ça se trouvera d'autant mieux que moi non plus je n'ai pas déjeuné, et que si vous voulez me le permettre, je casserai une croûte avec vous.

Raymond acquiesça de la tête.

Il était devenu très sombre.

Ainsi donc il lui fallait s'éloigner de Paul juste au moment où il venait de lui dire que pendant une quinzaine de jours il ne le quitterait pas !

Le jeune homme allait sans le moindre doute trouver ce départ étrange, plus qu'étrange, incompréhensible.

Un grand travail se ferait à coup sûr dans son imagination. De ce travail, quel serait le résultat ?

On réclamait la présence immédiate de Fromental à la préfecture... .

Pourquoi ?

Il se passait certainement à Paris quelque chose de très grave et la nécessité de reprendre le collier de misère allait s'imposer.

Que faire ?

À cette question il n'y avait qu'une réponse :— Obéir !

Les deux hommes se trouvaient en ce moment devant la boutique d'un marchand de vin.

Raymond s'arrêta.

—Entrez là... dit-il à l'agent qui se nommait Vernier. Faites préparer le meilleur déjeuner possible... Dans vingt minutes au plus je viendrai vous rejoindre.

—Entendu... répliqua Vernier. Mais dépêchez-vous... Je vous répète que le chef ne serait point du tout commode au jour d'hui... même pour vous qui êtes son Benjamin...

Fromental hâtant le pas, presque courant, se mit en devoir de rejoindre son fils dont l'impatience était grande.

Plus d'une heure s'était écoulée, et son père ne revenait point !

Arrivé près de la berge où il était descendu Raymond se fit un porte-voix avec ses deux mains et il héla Paul.

Celui-ci lâcha ses lignes, démarra la barque, prit les avirons, et en quelques minutes franchit la distance qui le séparait de l'embarcadere improvisé.

En voyant le visage assombri de Raymond, le jeune homme sentit un frisson d'angoisse courir sur sa chair.

—Tu as une mauvaise nouvelle à m'annoncer, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

—Mauvaise nouvelle en effet, oui... répondit Fromental en sautant dans l'embarcadere...

—Vas-tu me dire qu'ELLE est perdue ? que je ne LA reverrai jamais ?...

—Ce n'est point d'ELLE qu'il s'agit, mon cher enfant... je n'ai rien à t'apprendre à son sujet, n'ayant pas terminé l'enquête commencée et qui donnera certainement un résultat...

—Père, pourquoi donc l'as-tu interrompue, cette enquête ?

—Il y a eu cas de force majeure... J'ai rencontré non loin de la gare un employé du ministère envoyé par le chef de division pour me ramener en toute hâte...

—Tu vas donc me quitter ?

—A l'instant même... conduis-moi au remisage de ton bateau...

Paul vira de bord et mania les avirons avec une violence fébrile.

—Ainsi, murmura-t-il, tu pars ?

—J'obéis à mes chefs.

—S'agit-il d'un voyage ?

—Je l'ignore... Je ne sais rien, sinon qu'on me mande... A Paris seulement j'apprendrai pourquoi...

—Personne ne t'a parlé de Marthe?... des habitants du Petit-Castel ?

—Ils sont partis depuis huit ou dix jours, m'a-t-on affirmé.

—Où sont-ils allés ?

—On n'a pu me renseigner sur ce point.

—L'a-t-on dit au moins comment ils s'appellent ?

—On ne le sait pas... mais j'aurais pu le savoir demain...

—Et tu pars ! fit Paul avec découragement.

—Je pars, en effet, cher enfant, mais rien ne prouve que mon absence doive être longue... Peut-être reviendrai je ce soir. Dans ce cas je continuerai les démarches commencées aujourd'hui... Sois tranquille et compte sur moi !... je t'ai promis, je tiendrai ma parole... Si ce n'est demain, ce sera un peu plus tard... Ce sera dans quelques jours... Tu es jeune... tu as devant toi un long avenir... Tu peux attendre un peu sans te désespérer... Prends courage !... dis-toi que ton bonheur est certain s'il dépend de moi, dussé-je pour l'assurer faire le sacrifice de ma vie !...

Paul avait baissé la tête et continuait à ramer vigoureusement.

Après un moment de silence, il reprit !

—Qu'est devenu l'envoyé du ministère qui venait te chercher ?

—Il est reparti sur-le-champ pour annoncer à mes chefs qu'il m'avait trouvé et que j'allais me rendre à leurs ordres...

—Alors, tu ne déjeunes pas avec moi ?

—Non. Je vais dire un mot à Madeleine et me remettre immédiatement en route...

—Espères-tu réellement revenir ce soir ?

—Je l'espère, oui... Si quelque chose me retenait malgré moi, tu le saurais...

—Comment ?

—Je t'envoierais une dépêche...

—Où penses-tu trouver des renseignements sur les habitants du *Petit-Castel* ? demanda Paul d'une voix hésitante.

—C'est le notaire qui a vendu la propriété.

—Où demeure-t-il ?

—A Joinville-le Pont.

—Ne pourrais-je aller le voir ?

—Ne sois point trop impatient... Laisse-moi faire moi-même les démarches... Cela vaudra mieux...

On venait d'aborder.

Le jeune homme amarra le bateau au poteau de la berge, et suivit son père qui prenait le chemin de leur maisonnette.

—C'est bien étrange ! pensait-il en marchant silencieusement. Mon père qui se croyait libre pour quelques jours et que tout à coup on rappelle... On vient le chercher jusqu'ici ! Que signifie cela ? Il se passe autour de moi je ne sais quoi de mystérieux, d'incompréhensible, qui m'inquiète et qui me fait peur...

On atteignit le jardinet où Madeleine cueillait des légumes pour le dîner.

—Déjà de retour ! s'écria-t-elle. Et sans friture... Moi qui comptais sur une friture ! Je vous avertis, mes chers maîtres, que le déjeuner n'est pas encore prêt.

—Je ne déjeune pas, ma bonne Madeleine, dit Raymond.

—Ah bah ! et pourquoi donc ça ?

—Je pars.

—Vous partez ! répéta la vieille servante en levant les mains et les yeux vers le plafond.

—Oui.

Et Fromental recommença pour Madeleine le récit qu'il venait de faire à Paul.

La fidèle domestique connaissait toute l'existence de son maître.

Elle comprit et échangea avec lui un regard profondément triste.

Raymond endossa son pardessus et mit son chapeau. Il était prêt.

—Père, lui dit Paul en ce moment, je ne sais pourquoi ce départ précipité me tourmente... Il fait plus que me tourmenter, il m'effraye... Je ne veux pas te quitter... Emmène-moi...

Fromental tressaillit et un mouvement nerveux contracta ses traits.

—Cher enfant, répliqua-t-il tu es dans une disposition d'esprit qui te pousse à l'exagération en toute chose ! Sois donc raisonnable et ne te tourmente point sans motifs ! Je te le répète, j'espère bien revenir ce soir... Dans le cas contraire et si je suis obligé de faire un voyage, je refuse absolument de t'emmener... Pourquoi cette inquiétude pour la première fois ? Mes absences n'ont rien d'anormal. Elles se renouvellent régulièrement depuis plusieurs années... elles résultent de mes fonctions mêmes au ministère. Rassure-toi donc et songe que M. Fabien de Chatelux sera ton hôte dans quelques heures et que tu dois être là pour le recevoir. Reste ici avec Madeleine... je t'envoierai ce soir une dépêche si je ne reviens pas... Tu le vois, je suis calme, je suis joyeux, malgré mon ennui de te quitter... Sois calme et joyeux comme moi... Le bonheur est souvent plus près qu'on ne le pense !... Courage, confiance, et embrasse-moi !...

V

Paul se jeta dans les bras de son père.

—Maintenant, lui dit Raymond, déjeune de bon appétit et

va pêcher une friture sérieuse... Ton ami Fabien dînera ce soir avec toi, il s'agit de le bien traiter... Surtout point de visage lugubre ! Tu dois distraire ton hôte et non pas l'attrister... A bientôt, mon enfant ! à bientôt !

Fromental mit un nouveau baiser sur le front de son fils, serra la main de Madeleine, partit, l'âme envahie par des préoccupations de mauvais augure, appela le passeur du restaurant de l'île pour traverser la Marne, et rejoignit Vernier qui l'attendait avec impatience.

Que s'était-il passé à la Préfecture pour changer brusquement les idées du chef de la sûreté et pour motiver le rappel immédiat de Raymond Fromental, auquel un congé avait été accordé la veille ?

Raymond se posait cette question à laquelle il ne pouvait répondre. Il avait beau chercher, l'énigme était insoluble.

Nous allons en donner le mot à nos lecteurs.

En sortant du cabinet du préfet de police, où avait été prise la résolution de tenir momentanément secrète la sinistre découverte des deux cadavres au bois de Boulogne, le chef de la sûreté s'était rendu à la Morgue où il avait eu un entretien particulier avec le greffier.

Immédiatement après son départ, le corps d'Amédée Duvernay et celui de Virginie avaient été enlevés de l'amphithéâtre et transportés dans la salle d'exposition.

A peine se trouvaient-ils depuis dix minutes étendus sur les dalles funèbres quand un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, amené par la curiosité et passant derrière le vitrage qui coupe la salle en deux parties, l'une appartenant aux cadavres et l'autre au public, poussa une exclamation de surprise et de frayeur.

Les quelques curieux qui se trouvaient là l'entourèrent aussitôt.

—Connaissez-vous ces malheureux, ou du moins l'un d'eux ? lui demanda-t-on.

—Ah ! je vous crois que je les connais ! répondit-il d'une voix brisée par l'émotion. Je les connais même l'un et l'autre. Pas plus tard qu'avant-hier au soir j'ai pris un apéritif avec la jeune homme, mon camarade. Quant à la jeune fille que vous voyez à côté de lui elle était mon amie... ils devaient s'épouser, sitôt majeurs...

—Il faut faire votre déclaration bien vite ! s'écria l'un des auditeurs.

—Vous croyez ?

—Mais certainement ! Si ces malheureux sont exposés là, c'est qu'on n'a trouvé sur eux aucun papier ni aucun indice qui permette de constater leur identité... On ne sait qui ils sont et ils courent risque de ne pas être reconnus... Vous rendrez donc un grand service à la police ainsi qu'aux parents...

—C'est ma foi vrai... fit le jeune homme qui n'est pas absolument une nouvelle connaissance pour nos lecteurs : nous l'avons vu, en effet, attablé à la *terrasse* d'un marchand de vin de Belleville avec Amédée Duvernay au moment où celui-ci revenait de travailler à Belleville et où Pascal Saunier le surveillait.

Il alla résolument frapper à la porte du greffe de la Morgue.

Un employé entr'ouvrit cette porte et demanda :

—Que voulez-vous ?

—Je viens faire une déclaration.

—Vous avez reconnu quelqu'un ?

—J'ai reconnu deux des personnes qui sont exposées là...

—Entrez, dit l'employé en ouvrant tout à fait la porte dont le jeune homme franchit le seuil ; il ajouta en s'adressant au greffier qui venait de sortir de son bureau : il s'agit de reconnaissance de gens exposés...

—Vous avez reconnu un des cadavres ? fit à son tour le greffier.

—Deux, monsieur ! deux !

—Lesquels ?

—Le jeune homme et la jeune femme placés côte à côte.

—Vous êtes certain de ne pas vous tromper ?
 —Oui.
 —Suivez-moi donc. Je vais recevoir votre déclaration.
 Le greffier introduisit dans son bureau le camarade de feu Amédée Duvernay et frappa sur un timbre.
 Un employé parut.
 Après avoir écrit rapidement quelques lignes sur une feuille de papier qu'il mit sous enveloppe, il dit à l'employé :
 —Courez à la préfecture et remettez ce pli au chef de la sûreté... Très urgent, pas une minute à perdre...
 La lettre contenait ces mots :
 " Monsieur le chef de la sûreté,
 " On reconnaît à l'instant même les deux corps trouvés ce matin au bois de Boulogne.
 " Selon vos ordres, je garde à votre disposition la personne qui peut vous fournir des renseignements utiles.
 " Respectueusement, " LE GREFFIER DE LA MORGUE "

L'employé parti, le greffier prit une grande feuille de papier sur laquelle les formules des questions se trouvaient imprimées et où des espaces blancs étaient réservés pour les réponses, et l'étendit devant lui.
 Ensuite trempant sa plume dans l'encre, il demanda :
 —Votre nom ?
 —Jacques-Victor Bertrand.
 Le greffier écrivit et poursuivit :
 —Votre âge ?
 —Vingt et un ans.
 Votre demeure ?
 —Rue des Partants, n° 23, à Belleville.
 —Votre état ?
 —Ouvrier tapissier.
 —Vous connaissiez les deux personnes exposées ?
 —Oui, monsieur.
 —Le nom du jeune homme ?
 —Amédée Duvernay.
 —Son âge ?
 —Dix-neuf ans.
 —Son état ?
 —Le même que le mien... ouvrier tapissier.
 —Son adresse ?
 —Rue Julien-Lacroix, n° 19, à Belleville, avec la jeune personne étendue sur la dalle qui touche à la sienne. Ils devaient se marier...
 —Savez-vous son nom ?
 —On l'appelait la Belle Virginie.
 —Vous ne connaissez pas son nom de famille ?
 —Non, monsieur.
 —Les domiciles des deux familles vous sont-ils connus ?
 —Quant à ça, nullement... Peut-être bien que rue Julien-Lacroix on pourrait avoir les adresses... Pardon, monsieur, ajouta Jacques Bertrand, auriez-vous la bonté de me dire si ce malheureux Duvernay et cette pauvre Virginie ont été victimes d'un accident ?
 —En aucune façon... répondit le greffier, le jeune homme a été trouvé ce matin pendu à un arbre du bois de Boulogne, et la jeune femme que vous appelez Virginie a été relevée non loin de là... sa mort paraît devoir être attribuée à une congestion...
 —Pendu ! s'écria Bertrand avec terreur. Amédée s'était pendu !! Ah ça ! mais, pourquoi ça ?...
 —A cette question, je serais fort en peine de répondre et vous devez savoir mieux que moi s'il avait des chagrins...
 En ce moment trois personnes entrèrent dans le bureau.
 Le greffier se leva en saluant le premier des nouveaux venus, qui n'était autre que le chef de la sûreté, accompagné de deux agents.
 —C'est monsieur qui reconnaît les personnes exposées ? demanda-t-il en désignant le camarade d'Amédée.
 —Oui, monsieur, et, en vous attendant j'ai commencé à recevoir la déclaration... Voulez-vous en prendre connaissance ?
 —Certes.

Le chef de la sûreté lut avec attention l'interrogatoire auquel nous venons d'assister.

—C'est bien... dit-il en le rendant au greffier. Pour continuer l'information, nous attendrons l'arrivée d'une personne que je viens d'envoyer chercher. Je prierai monsieur Bertrand de vouloir bien rester à ma disposition jusqu'à l'arrivée de cette personne.

—C'est que je n'ai pas déjeuné, monsieur, objecta le jeune homme, et j'ai grand appétit...

—Dieu me garde de vous imposer le supplice de la famine, mon cher monsieur, fit le chef de la sûreté en riant... l'un de ces messieurs va vous accompagner... Vous déjeunerez à la crémérie la plus proche ; il y déjeunera en même temps que vous et vous reviendrez ensemble...

—Si je ne vais pas à l'atelier, je perdrai ma journée...

—On vous en tiendra compte...

Bertrand n'avait qu'à obéir.

Il sortit, accompagné de l'un des agents désignés par le chef de la sûreté.

—Maintenant, reprit ce dernier en s'adressant au greffier, faites, je vous en prie, reporter à l'amphithéâtre les deux corps reconnus... Je vais envoyer à la demeure d'Amédée Duvernay chercher les adresses des familles, et si on peut les avoir j'inviterai ces familles à se rendre ici... Veuillez écrire le nom d'Amédée Duvernay et le numéro de la rue Julien-Lacroix.

Le greffier traça les indications demandées sur un carré de papier que le chef remit à celui des agents qui se trouvait là et qui partit après avoir reçu de courtes instructions verbales.

Resté seul avec le greffier, le chef de la sûreté lui dit :

—Vous savez ce qui a été convenu entre nous... On ne parlera point, jusqu'à nouvel ordre, du double crime dont Amédée Duvernay et Virginie ont été les victimes. Ayez donc soin que les garçons d'amphithéâtre dissimulent de leur mieux les traces qui peuvent révéler les mystérieux assassinats.

—Ce sera fait, mais les familles vont réclamer les corps et les faire transporter dans leurs domiciles pour les inhumations... Elles en ont le droit.

—Sans doute, mais il sera possible et facile de tourner la difficulté. Vous répondrez aux parents que, par suite de formalités administratives, les corps seront mis en bière à la Morgue et transportés aux domiciles indiqués le jour de la cérémonie funèbre... il importe qu'aucun soupçon ne puisse naître.

—Vos recommandations seront religieusement suivies.

—J'y compte, et je retourne à la préfecture. J'attends un agent qui possède toute ma confiance et qui, selon mon désir, doit assister à la reconnaissance du corps par les parents, et à l'interrogatoire que je ferai subir à ceux-ci. Jusqu'à mon retour laissez toutes choses dans le statu quo... Quand Bertrand reviendra, ayant déjeuné, priez-le de prendre patience...

—Monsieur le chef de la sûreté peut être tranquille.

* * *

Maintenant que tout est expliqué à la satisfaction de nos lecteurs, nous l'espérons du moins, rejoignons Raymond et Vernier.

Ils avaient déjeuné à la hâte et ensuite pris le chemin de fer, puis une voiture.

A une heure ils entraient dans le cabinet du chef de la sûreté.

—Je vous attendais avec la fièvre ! dit ce dernier à Raymond. N'étiez-vous donc pas chez vous ?

—Non, monsieur... profitant du congé que vous aviez bien voulu m'accorder, j'étais allé conduire mon fils à Port-Créteil, et c'est là que m'a trouvé Vernier...

—Je vous sais gré de vous être rendu immédiatement à mon appel...

—Je l'ai fait que mon devoir, monsieur...

—C'est vrai, mais vous l'avez fait sans marchander, à cela vous avez du mérite... Avant-hier, mon cher Raymond, je vous ai donné un congé... Aujourd'hui encore je suis obligé de vous le reprendre...

—Je m'en doutais, monsieur... je l'avais deviné, murmura Fromental avec abattement. Depuis longtemps déjà, vous le

savez, j'ai l'habitude des déceptions... En fait d'espoir trompé, rien ne peut plus m'étonner, je vous le jure...

—J'aurais donné beaucoup pour vous épargner cette déception...

—Était-ce impossible ?

—Oui. Une chose grave se produisait.

—Une chose grave ?... répéta Raymond. Laquelle ?

—Vous vous souvenez qu'après examen du corps de Fauvel retrouvé dans la Seine, nous avons tous conclu à un crime commis par ses complices, les voleurs de livres, qui craignant d'être dénoncés par lui l'avaient supprimé...

—Sans doute...

—Eh bien, nous nous étions fourvoyés...

—Le croyez-vous, monsieur ?

—Je fais mieux que le croire... j'en ai la preuve, et cette preuve m'est fournie par les cadavres de deux infortunés morts de la même manière que Fauvel... frappés par la même main qui a frappé Fauvel...

—Que m'apprenez-vous là, monsieur ? s'écria Raymond stupéfait.

—La vérité, et vous pourrez vous en rendre compte tout à l'heure par vos propres yeux... Avant tout, prenez connaissance de ce rapport du commissaire de police de Neuilly.

Et le chef de la sûreté mit le rapport en question sous les yeux de Raymond qui le lut avec une attention facile à comprendre.

—Mais, n'est-il quand il eut terminé sa lecture, je vois dans ce procès-verbal qu'il est question d'un suicide et d'une mort naturelle... L'homme se serait pendu... la femme aurait succombé à une congestion...

—Le procès-verbal du commissaire dit cela, oui. Mais jetez les yeux maintenant sur celui du médecin-légiste expert de la Morgue où les cadavres ont été déposés...

Raymond dévora le procès-verbal.

—C'est effrayant cela !! s'écria-t-il ensuite.

—Vous le comprenez, n'est-ce pas ?... et vous comprenez en même temps que la préfecture de police serait déshonorée, digne de tous les mépris, de toutes les flétrissures, si nous ne mettions fin à ces meurtres qui menacent la sécurité de Paris tout entier ! Si nous n'arrêtons ces assassins, ou plutôt ces monstres à face humaine ! Si nous ne pénétrons point les ténèbres où ils se cachent, je n'aurais plus qu'à donner ma démission de chef de la sûreté ! Vous le comprenez aussi je pense ?

—Oui, monsieur, je le comprends, répondit tristement Fromental. Et vous me faites l'honneur de me choisir pour me lancer à la recherche de ces misérables ?

—C'est vrai.

—Je m'incline, monsieur... Cette fois encore je ferai mon devoir... Commandez, je suis prêt.

VI

Le chef de la sûreté serra la main de Fromental et reprit :

—Les cadavres ont été reconnus. Nous allons interroger le jeune homme qui a révélé leur identité, et aussi les parents des deux victimes. Je veux que vous assistiez à ces interrogatoires, ce qui vous permettra d'agir sur des données précises.

—Je vous le répète, monsieur, je suis prêt, répondit Raymond, très pâle, d'une voix sourde et comme brisée...

—Songez que le secret le plus absolu doit entourer cette affaire... Or, pour obtenir ce résultat, il faut que vous agissiez seul ! Seul vous ferez toutes les recherches...

—J'agirai seul, monsieur, puisqu'il le faut.

—Venez donc...

Raymond suivit le chef de la sûreté, et tous deux monterent dans une voiture qui les conduisit à la Morgue en quelques minutes.

—Les parents sont-ils là ? demanda le chef au greffier.

—Oui, monsieur.

—Ils n'ont point vu les cadavres ?

—Non, mais il m'a été impossible de ne pas répondre à quelques-unes de leurs questions pressantes.

—Que voulaient-ils savoir ?

—Tout d'abord le motif de leur présence ici...

—Qu'avez-vous répondu ?

—Qu'il s'agissait de reconnaître des corps, mais j'ai parlé d'un suicide et d'une mort naturelle, selon les conclusions du procès-verbal du commissaire de Neuilly.

—Vous avez bien fait. Nous allons entrer à l'amphithéâtre... Vous y introduirez le jeune Bertrand et les membres des deux familles...

—Bien, monsieur...

—Mais, avant tout, donnez connaissance à M. Fromental du procès-verbal commencé ici...

Le greffier mit la pièce indiquée sous les yeux de Raymond qui la lut rapidement.

—Duvernay !... s'écria-t-il tout à coup, Amédée Duvernay ! mais je connais ce nom... Il appartient à un jeune homme de dix-neuf ans environ, faisant partie des six enfants nés le 10 mars 1860 et qui devaient être inscrits sur le testament du comte de Thonnerieux... testament volé...

—Ah ! s'écria le chef de la sûreté, il y a peut-être là une piste à suivre... Il serait curieux que le crime d'hier nous mît sur les traces du voleur de testament ! Vous avez lu jusqu'au bout ?

—Oui, monsieur.

—C'est bien. Entrons à l'amphithéâtre.

Le corps d'Amédée Duvernay et celui de Virginie avaient été revêtus des habits qu'ils portaient la veille.

Autour du cou de chacun d'eux on avait attaché un mouchoir pour cacher l'incision faite à l'artère carotide par le scalpel de Jacques Lagarde.

Cinq ou six secondes s'écoulèrent, puis une porte s'ouvrit, deux femmes et deux hommes pénétrèrent à leur tour dans la salle funèbre.

C'étaient le père et la mère d'Amédée Duvernay, la mère de Virginie, et Bertrand, le camarade d'Amédée.

Les deux femmes, aussitôt après avoir franchi le seuil, jetèrent les yeux sur la table de marbre où les deux amants reposaient côte à côte, un double cri déchirant s'échappa de leurs lèvres, et chacune d'elles alla tomber à genoux auprès de l'un des cadavres.

Le père d'Amédée s'approcha lentement du corps de son fils et prit sa main glacée, tandis que de grosses larmes tombaient une à une de ses yeux.

Les femmes sanglotaient en poussant des plaintes inarticulées et de sourds gémissements.

Pendant quelques minutes ce fut une scène navrante de désespoir maternel, scène facile à comprendre, mais impossible à décrire...

Le chef de la sûreté respecta d'abord cette douleur immense, il éprouvait lui-même une émotion profonde et ses paupières devenaient humides, mais le devoir à remplir s'imposait, aussi, profitant d'une sorte d'accalmie dans les gémissements et les plaintes, il prit la parole.

—Ainsi, demanda-t-il, vous reconnaissez ces pauvres enfants ?

L'effet de cette question fut de donner une intensité nouvelle aux sanglots des deux femmes.

Seul, le père d'Amédée répondit d'une voix très basse et sans intonation :

—Oui, monsieur... Celui-ci est mon fils...

—Et cette jeune femme ?...

—C'est celle qu'il aimait... qu'il voulait épouser... J'ai dit que je les trouvais trop jeunes... Qu'il fallait attendre... J'aurais peut-être mieux fait de consentir tout de suite au mariage... Peut-être qu'ils vivraient encore si j'avais consenti...

—C'est bien votre fille, madame ? reprit le chef de la sûreté en s'adressant à la mère de Virginie qui balbutia en se tordant les mains :

—Oui, monsieur... C'est ma fille... c'est mon enfant... je ne l'entendrai plus me parler... Elle ne m'embrassera plus... plus jamais !... Morte !... elle est morte !

—Je comprends votre douleur, madame, elle est légitime... Armez-vous de courage cependant... On ne peut rien contre l'irréparable.

—Du courage, monsieur !... Comment voulez-vous que j'aie du courage... Elle était si jeune, ma pauvre Virginie... et la voilà morte... Est-ce que vous croyez qu'une mère peut s'habituer à cette idée-là ?

—Vous les voyiez souvent ?

—Quelquefois, oui, monsieur. Quand on est mère on est faible, n'est-ce pas ?... Mais depuis longtemps déjà M. Duvernay était fâché avec Amédée et ne le voyait plus.

—Est-ce vrai ? demanda le chef de la sûreté au vieillard.

—C'est vrai, monsieur... J'avais fait des remontrances à mon fils, justement à cause de ce mariage que je n'approuvais pas... pour le moment du moins... Le pauvre enfant avait le caractère violent, emporté !... il ne supportait point la contradiction... il fallait que tout cède devant lui... Moi, je croyais agir pour son bien, il ne l'a pas compris et il nous a quittés, sa mère et moi, pour aller vivre de son côté.

—Il ne s'est donc séparé de vous que parce que vous vous opposiez à son mariage immédiat ?

—Oui, monsieur... sans cela il serait resté, bien sûr... Je n'avais point de reproche à lui faire... Il était travailleur... Virginie aussi, du reste... Ils devaient mettre de l'argent de côté, car ils gagnaient beaucoup où ils étaient tous deux employés.

—On a trouvé sur votre fils, en effet, une somme assez ronde... ainsi que sur Mlle Virginie...

—Ah ! ils étaient laborieux et économes autant l'un que l'autre, monsieur ! s'écria la mère de la morte, ils ne dépensaient pas tout ce qu'ils gagnaient, et pourtant Amédée me disait souvent qu'ils n'avaient pas besoin de faire des économies, puisqu'il devait être riche un jour par suite d'un héritage...

—Un héritage ? répéta le chef de la sûreté en jetant un coup d'œil à Fromental.

Ce fut le père Duvernay qui répondit :

—Oui, monsieur.

—D'où et héritage devait-il venir ?...

—C'est toute une histoire, monsieur... Amédée était venu au monde le même jour que la fille d'un homme très riche et très charitable, M. le comte de Thonnerieux... Or, M. de Thonnerieux devait lui donner une grosse somme à son époque de majorité, ainsi qu'à d'autres enfants nés le même jour. Il doit même avoir à son cou, dans une enveloppe de drap, une médaille d'or, soutenue par un cordon et portant des dates et des mots... Cette médaille, le comte nous l'avait donnée il y a dix-neuf ans, avec l'injonction qu'Amédée la garderait toujours sur lui. Ça devait être comme qui dirait un signe de reconnaissance.

Le chef de la sûreté échangea de nouveau un rapide coup d'œil avec Raymond Fromental.

Ce dernier, se rappelant la teneur du procès verbal du commissaire de Neuilly intervint.

—On n'a trouvé aucune médaille au cou de votre fils Amédée, dit-il, le procès-verbal en fait foi.

—Je le crois, car elle devait être au cou de Virginie, appuya la mère de la jeune fille. Amédée qui se savait querelleur avait peur de la perdre dans quelque *batterie*, et il la lui faisait porter constamment.

—Pas plus de médaille au cou de la jeune fille qu'à celui du jeune homme... répliqua Raymond.

—Cela m'étonne... Ma pauvre enfant ne s'en séparait jamais.

—Il est vraisemblable cependant qu'elle s'en était séparée hier. Nous pourrions nous en assurer d'ailleurs en opérant des recherches là où demeurait Amédée Duvernay.

—Mais enfin, monsieur, comment est-il mort, mon pauvre enfant ? demanda le père Duvernay. On m'a dit ici qu'il s'était pendu... pendu de sa propre main... Est-ce que c'est vrai ?...

—Hélas ! oui. On l'a trouvé ce matin accroché à une branche d'arbre dans le bois de Boulogne.

—Mais pourquoi s'est-il détruit ?

—Voilà une question à laquelle il est impossible de répondre...

—Peut-être Virginie est-elle morte la première, reprit le vieillard. En la voyant sans vie le désespoir l'aura pris et il aura fait sa propre fin.

—Peut-être, en effet... dit le chef de la sûreté, puis il ajouta : Vous qui les voyiez quelquefois, madame, les aviez-vous vus peu de jours avant la catastrophe ?

—Il y a trois jours, monsieur, j'ai diné avec eux rue Julien Lacroix.

—Paraissaient-ils avoir une préoccupation, un chagrin ?...

—Oh ! quant à ce que est de ça, non, monsieur... ils étaient aussi gais l'un que l'autre... gais comme des pinsons...

—Savez-vous ce qu'ils ont fait, ou au moins ce qu'ils comptaient faire dans la journée d'hier ?

—Je n'en sais rien, monsieur... Il ne m'ont point parlé de cela...

Le jeune Bertrand s'avança.

—Je pourrais peut-être vous donner des renseignements à ce sujet-là, moi, monsieur, dit-il !

—Vous !... s'écria le chef.

—Oui, monsieur.

—Apprenez-nous donc ce que vous savez...

—Voici : Avant-hier au soir, vers sept heures, j'ai rencontré mon malheureux camarade comme il revenait de Saint Denis où il travaillait pour son patron... Nous avons pris ensemble un vermouth, Amédée était très en train, très rigolo... il ne resta pas longtemps avec moi, car Virginie l'attendait pour aller au concert de l'Alhambra, rue du Faubourg-du-Temple, et il me dit que comme il avait battu en quarante-huit heures la besogne de trois jours, il se baladerait le lendemain, qui était hier jeudi, il mènerait Virginie passer la journée à la campagne, (Elle adorait la campagne plus que tout, la pauvre Virginie), et qu'ils partiraient dès le matin...

—Où devaient-ils aller ?

—Ça n'était pas encore fixé, mais il parlait d'aller loin... du côté de Corbeil, je crois...

—Amédée Duvernay avait-il des amis intimes ?...

—Je ne lui en connaissais point... il était pas mal sauvage et ne sortait guère qu'avec Virginie...

—Quoi ! pas même des camarades ?

—Des camarades d'atelier, quelques uns... On se disait *bon jour, bonsoir*, voilà tout... ça ne tirait point à conséquence...

—Savez-vous s'il s'était trouvé en rapport quelconque avec un individu du nom de Fauvel ?...

—Non, monsieur. Jamais il n'a prononcé ce nom devant moi.

—Mais pourquoi toutes ces questions, monsieur ? balbutia le père d'Amédée. Est-ce que vous croyez que quelqu'un serait cause du malheur arrivé à ces enfants ?

—Les constatations faites nous démontrent surabondamment que votre fils s'est suicidé, répliqua le chef de la sûreté. Si nous vous interrogeons, c'est pour arriver à découvrir les causes de ce suicide, inexplicable jusqu'à ce moment.

—Est-ce que nous n'allons pas pouvoir faire enlever ces pauvres morts ? demanda Mme Duvernay.

—On va vous donner de quoi faire les déclarations légales à la mairie de l'arrondissement qu'ils habitaient... répondit vivement le chef. Vous prendrez l'heure des convois et vous viendrez nous prévenir... Les corps mis en bière ici, par nos soins, seront conduits à domicile à l'heure indiquée par la mairie... Vous les accompagnerez...

Ces paroles furent accueillies par de nouveaux sanglots Raymond se penchant à l'oreille du greffier, reprit à voix basse :

—Qu'avez-vous fait de la corde trouvée au cou de ce malheureux ?...

—Elle est dans un tiroir de mon bureau.

—Je vous prierai de me la remettre tout à l'heure...

Les parents n'avaient plus qu'à se retirer puisqu'ils avaient accepté la raison donnée par le chef de la sûreté, et, à vrai dire, ils ne pouvaient faire autrement, mais la scène des adieux fut navrante, comme l'avait été celle de la reconnaissance.

Enfin, elle se termina.

On fit signer à la mère éplorée de Virginie et au vieux Duvernay les procès-verbaux ; on leur donna les papiers nécessaires pour les déclarations légales, et ils s'éloignèrent la tête basse et le cœur brisé.

L'ancien camarade d'Amédée, presque aussi triste qu'eux, les suivit.

— Eh bien, Raymond, demanda le chef de la sûreté, que pensez-vous de ce qui se passe ?

— Je pense, monsieur, que nous sommes en pleines ténèbres, et qu'au milieu de ces ténèbres il sera difficile d'allumer un flambeau !...

Après un silence Raymond murmura, comme se parlant à lui-même...

— Quel a pu être le mobile du double assassinat ?

— La médaille d'or, donnée par le comte de Thonnerieux et dont on voulait s'emparer, expliquerait le crime au besoin... répondit le chef de la sûreté.

— Cette médaille en or, c'est vrai, reprit Fromental ; mais on a laissé sur les cadavres les bijoux et les porte-monnaie garnis, ce qui prouve, selon moi, que le meurtrier ne tuait pas pour voler...

— Cela prouverait tout aussi bien que la médaille seule excitait la cupidité de l'assassin.

— Pourquoi la médaille seule ?...

— Ne vous souvenez-vous plus de ce que vous m'avez dit au moment de l'arrestation de Jérôme Villard, le valet de chambre du feu comte ? Cette médaille et les autres données par M. de Thonnerieux portent des signes dont il est possible de découvrir le sens mystérieux. Qui sait si Jérôme Villard n'a pas de complices restés libres ? Qui sait si le testament rolé du comte ne révélait point l'existence d'une fortune immense qu'on pourrait retrouver à l'aide des médailles réunies ? Qui sait enfin si ces complices ne cherchent pas, pour atteindre ce but, à rassembler dans leurs mains toutes les médailles, en supprimant ceux qui les portent ? Il me semble que cela est admissible.

Un frisson nerveux courut sur la chair de Raymond. Ses mains tremblèrent.

— Mais alors, murmura-t-il, les six enfants dotés par M. de Thonnerieux seraient menacés.

— Assurement.

— Mon fils, vous le savez, monsieur, est un de ces enfants.

— Sans doute, et je le crois menacé comme les autres.

— Ah ! cette pensée me rendrait fou !... reprit Fromental balbutiant. Mais, non, non, c'est impossible !

— Ce n'est que trop possible, au contraire.

— Je refuse de l'admettre ! Nous nous fourvoyons, monsieur. J'ai toujours cru (je vous l'ai dit à vous-même), que Jérôme Villard est la victime d'une déplorable erreur ! Les apparences l'accusent, il est vrai, mais ces apparences sont fautiveuses. De mes informations résultait ceci : Jérôme Villard est un honnête homme ! il n'a pu voler le testament de son maître ! Donc, pas de complices puisqu'il n'est pas coupable. Est-ce logique ?

— C'est logique, oui, si l'on admet votre point de vue.

— Il faut l'admettre ! Je continue... Un instant, j'ai pensé comme vous, monsieur, que la médaille disparue pouvait être en effet le mobile du crime, et que les assassins avaient frappé pour s'en emparer, mais en matière criminelle, vous le savez comme moi, les moindres choses au premier abord prennent une importance formidable. Un peu de raisonnement s'applique bien vite à leurs proportions réelles et à leur portée. Raisonnons donc. La première victime frappée au visage par la main inconnue qui tue scientifiquement, était Amédée Fauvel. Or, Fauvel ne portait point de médaille et ne savait en quoi que ce soit au comte de Thonnerieux. C'était

un pur et simple recoleur de livres volés, et nous avons tout lieu de croire qu'il est tombé frappé par les gens que son arrestation aurait pu compromettre, car dix-neuf fois sur vingt les recoleurs arrêtés dénoncent les voleurs. Quarante-huit heures plus tard, un jeune homme et une jeune fille, dont l'un devait porter la médaille, sont assassinés de la même façon que Fauvel... il n'y avait qu'une médaille, et cependant on les frappe tous les deux... Partis ensemble pour une excursion lointaine, on les retrouve dans un fourré du bois de Boulogne, l'un pendu à une branche, l'autre étendue sur le sol, la face tournée contre terre...

— Une chose me paraît indiscutable. Amédée Duvernay ne vivait plus depuis bien des heures déjà quand ses meurtriers l'ont pendu... il en était de même pour Virginie quand on l'a couchée sur le gazon... Tous deux avaient succombé à la suite d'une incision faite à l'artère carotide... et cependant autour d'eux pas une goutte de sang, mais l'herbe foulée, des traces de roues de voiture... le sabbat de l'allée, creusé par le sabot d'un cheval impatient qu'on force à rester stationnaire. Donc le crime n'a point été commis au bois de Boulogne... Amédée et Virginie, attirés dans un piège, ont été tués, et leurs cadavres apportés ensemble à l'endroit où les ont trouvés les gardes du bois...

— De même, on a dû jeter Fauvel à l'eau longtemps après l'avoir saigné.

— En agissant ainsi pour le voleur de livres, en accrochant à une branche Amédée Duvernay, les assassins espéraient-ils duper la police ?

— Evidemment non.

— Les gens qui tuent par des procédés chirurgicaux ne sont point des niais... Ils savent à merveille qu'ils ne feront pas croire que Fauvel s'est noyé et que Duvernay s'est suicidé. Ce sont des fanfarons du crime. Avec une fanfanterie diabolique, ils ont résolu de se moquer de la police en la plaçant en face d'une énigme sinistre qu'elle ne devinerait pas. Ils se croient sûrs de l'impunité ! Croyez-moi, monsieur, le triple meurtre de Fauvel, d'Amédée Duvernay et de Virginie ne se peut rattacher ni aux médailles commémoratives...

— Soit... Mais alors, le mobile des assassins ?

— Ah ! monsieur, si nous le savions il ne nous resterait pas grand-chose à apprendre !

— Cette façon de frapper, que tout à l'heure vous appelez *chirurgicale*, ne vous éclaire pas ?

— Au contraire, elle me déroute. Pour tuer ainsi il faut que les victimes soient préalablement ou endormies, ou ligotées ; elles ne pouvaient l'être, puisque les procès-verbaux des médecins déclaraient qu'aucune trace de lutte ou de violence ne se voyait sur les cadavres. Or, des cordes, ou des liens quels qu'ils fussent, auraient laissé leur empreinte... Reste l'anesthésie... Mais on n'endort pas les gens comme on veut... Il faut des appareils spéciaux pour obtenir l'anesthésie complète... Ces appareils les savants seuls les possèdent. Dans quel but un savant s'est-il fait assassin ?

— Une vengeance, peut-être...

— Une vengeance s'adressant en même temps à Fauvel, à Duvernay et à Virginie, le premier n'ayant avec les deux autres aucuns liens de parenté, d'intérêts, de relations, c'est bien invraisemblable... c'est plus qu'invraisemblable, c'est inadmissible. Je vous le répète, monsieur, nous sommes en pleines ténèbres !

— C'est pour y porter la lumière que je m'adresse à vous ! pas une heure de retard, mon cher Raymond ! pas un instant de repos ! il faut que Paris, débarrassé de ces monstres grâce à vous, puisse dormir en paix !...

— Tout ce qu'il sera possible de faire, monsieur, je le ferai... En vous quittant je me mettrai à l'œuvre. Mais, si Dieu ne me vient en aide, je n'aboutirai pas... Nous sommes en face de gens trop forts... les démons du crime !

— Je voudrais éclaircir un point.

— Lequel ?

—Anédée ou Virginie portaient-ils la médaille du comte au moment où on les a attirés dans un piège pour les assassiner ?

—Supposez-vous encore malgré tout qu'on a tué ces malheureux pour voler la médaille ? . . .

—Je ne fais aucune supposition, mais quand on cherche à s'éclairer rien ne me paraît quantité négligeable. . .

—Une perquisition au domicile commun des deux jeunes gens nous apprendra peut-être quelque chose.

—Nous allons la faire aujourd'hui même. . . à l'instant. . .

—Je suis à vos ordres, monsieur. . . Je vous prie seulement de me donner le temps d'envoyer une dépêche à mon fils à Port-Créteil. . .

—Allez. . . je vais vous attendre à mon cabinet. . .

Raymond sortit.

—Dieu est sans pitié pour moi ! murmurait le pauvre père en s'éloignant, les yeux pleins de larmes. Il faut me séparer de mon fils au moment où je croyais le posséder bien en paix pendant quelques jours ! Oh ! ce passé ! Cet implacable passé qui pèse sur moi ! . . . Mon pauvre enfant, puisses-tu ne jamais savoir tout ce que j'ai souffert ! . . .

Un bureau des postes et télégraphes se trouva sur son chemin.

Il y entra et écrivit la dépêche suivante :

“ Obligé de partir à l'instant. — Courage. — Soigne-toi. — Je t'aime et pense à ton bonheur.

“ Ton père, “ RAYMOND. ”

Le télégramme expédié, Fromental rejoignit le chef de la sûreté à la préfecture.

Au moment où la dépêche partait pour Port-Créteil, Paul subissait une double préoccupation.

Il pensait tout à la fois à Marthe et au brusque départ de son père, et nous pouvons ajouter que cette dernière pensée était dominante.

Quelque chose de mystérieux entourait bien évidemment ce départ et le jeune homme s'étonnait malgré lui de ce mystère.

Jusqu'à ce jour, il avait accepté sans le discuter, comme article de foi, tout ce que son père lui disait de ses occupations.

Maintenant, il se demandait comment ces fonctions d'inspecteur des bibliothèques de l'Etat pouvait laisser si peu de loisir à celui qui en était investi, et, à proprement parler, le rendre tellement esclave.

Pendant toute la durée de son éducation classique, Paul étant interne dans un collège de Paris sortait rarement.

Il ne passait que quelques semaines au logis paternel à l'époque des vacances, et Raymond s'arrangeait de manière à obtenir un congé qui lui permettait de ne guère quitter son fils.

Rien de plus facile d'ailleurs que de trouver des prétextes plausibles pour ses quelques absences obligatoires.

L'enfant d'ailleurs ne remarquait même pas ces absences dont Fromental abrégait la durée.

Il ne songeait qu'à l'étude. Il n'avait qu'un désir : travailler ! Qu'une ambition : savoir vite et beaucoup !

Mais maintenant il était libre et inoccupé, puisqu'on lui défendait le travail.

Il avait le cœur torturé par un amour peut-être sans issue, puisqu'il ne savait point s'il reverrait jamais celle qu'il aimait.

Ces choses le rendaient nerveux et facilement impressionnable. Il s'étonnait de tout, il commentait tout. . .

—Mon père voyage donc souvent ainsi ? demanda-t-il à Madeleine. Et il est obligé souvent de partir à l'improviste, de cette façon ?

—Hélas ! oui. . . trop souvent ! répondit avec un soupir la fidèle servante. Mon pauvre cher maître a continuellement des tournées à faire en province, ici ou là, à droite ou à gauche, et il n'est jamais le maître de son temps et de sa personne. . .

—C'est bien singulier !

—Mais pas du tout. . . C'est la même chose pour tous les employés du gouvernement. . .

—Le gouvernement devrait au moins lui donner des vacances ! . . . On ne peut être ainsi sur pied d'un bout de l'année à l'autre. . .

—Ah ! bien, oui, des vacances ! . . . Il ne peut seulement pas disposer de quarante-huit heures, le cher homme ! . . . Vous ne le voyez que trop ! . . .

—Il avait obtenu quelques jours de congé, cependant. . . Il nous l'a dit lui-même. . .

—Aussi reviendra-t-il peut-être ce soir. . . C'est même probable. . .

—Le crois-tu réellement, Madeleine ?

—Dame ! . . . à moins qu'on ne l'expédie je ne sais où, inspecter les. . . Comment donc qu'il appelle ça ? . . . Ah ! j'y suis. . . les bibliothèques. . .

La vieille servante ne perdait point la tête.

Elle comprenait à merveille qu'il fallait couper court aux étonnements de Paul, battre en brèche ses soupçons naissants, et elle conformait religieusement ses réponses aux instructions de Fromental.

Le jeune homme reprit :

—Ainsi donc, du premier janvier à la Saint-Sylvestre, il visite les bibliothèques ?

—Mais, bien sûr ! . . . Il y en a tant, à ce qu'il paraît.

—J'aurais bien désiré l'accompagner cette fois. . .

—Je comprends cela, mon cher mignon.

—Pourquoi donc n'a-t-il point accueilli ma demande ?

—C'est que sans doute il a pensé qu'il y aurait trop de fatigue pour vous et que la tournée qu'il va faire ne vous amuserait point.

La conversation en resta là.

Paul était agité, inquiet, mal convaincu.

Madeline servit le déjeuner.

C'est à peine s'il eut le courage de toucher du bout des dents à la côtelette appétissante qui lui fut servie.

—Eh bien ! eh bien ! mon cher mignon, qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria la brave femme qui, les poings sur les hanches, se tenait debout, en face de lui, dans la salle à manger. Est-ce que vous allez retomber en plein dans vos idées noires ? . . . Ce matin vous sembleriez de si bonne humeur. . . Songez que votre ami, M. Fabien, va venir et qu'il ne s'agit pas de l'attrister en ayant l'air d'un enterrement ? . . .

—Oui. . . cent fois oui, tu as raison. . . je le sens bien. . . répondit Paul. Mais que veux-tu, ma bonne Madeleine, ce n'est pas ma faute ! . . . Je ne comprends rien à ce que j'éprouve. . . Il me semble par moment que je n'ai plus ma tête à moi. Ce matin, je voyais l'avenir tout en rose. . . je croyais au bonheur. . . Un mot de mon père a suffi pour m'éveiller, car je faisais des rêves. . . de beaux rêves les yeux ouverts. . . Le départ de mon père me brise ! . . .

—Est-ce donc ce départ qui vous chagrine ainsi ? . . . Ce ne serait pas raisonnable. . . il n'a rien d'inquiétant. . .

—Je me figure qu'il va nous porter malheur à tous.

—Allons, allons, mon mignon, ne tourne pas comme ça la manivelle qui joue toujours le même air ! . . . Mon cher maître vous l'a dit, c'est de l'enfantillage ! Qu'est-ce que ça signifie de vous mettre martel en tête à propos d'une chose tout ordinaire ? . . . Votre papa est souvent par les grands chemins. . . C'est son emploi qui veut ça ! . . . Faites une risette à votre vieille Madeleine, embrassez-la, et n'en parlons plus ! . . .

Paul ne put s'empêcher de sourire et il embrassa la fidèle servante.

—Là, vous voilà consolé ! reprit celle-ci toute joyeuse. — Maintenant souvenez-vous que vous m'avez promis pour le dîner de ce soir une friture et une belle. . .

—Tu as raison, Madeleine, je vais pêcher. . .

—A la bonne heure !

—Si M. de Chatelux arrivait pendant que je serai dehors, tu l'enverrais me rejoindre. . .

—Vous pouvez y compter.

Un peu rasséréiné, moins obsédé par ses idées noires, le jeune homme quitta la maisonnette et se dirigea vers la Mame en emportant ses lignes et ses amorces.

VII

Quelques minutes plus tard Paul était dans son bateau, actif à la pêche, et le poisson mordait de manière à lui promettre une triomphante friture pour le dîner de Fabien.

Tout à coup le flotteur de sa ligne disparut sous l'eau.

Le jeune homme donna un coup sec.

Il venait, comme on dit en terme de pêche, de *ferrer* un gros poisson, si gros et si vigoureux que sa force de résistance fit ployer à le rompre le *scion* flexible de la ligne.

Paul tenait évidemment une pièce de résistance, et il manœuvra de façon à ne point laisser échapper sa capture.

Très vives et d'une nature toute spéciale sont les émotions que donne la pêche, émotions chères à pas mal de gens célèbres, parmi lesquels nous pouvons citer lord Byron, Walter Scott, Jacques Laffitte et Béranger.

Le pêcheur peut fort bien laisser sa pensée errer à l'aventure, tandis qu'il se livre à son passe-temps favori, mais lorsque le poisson attaquant l'appât donne une secousse à son *flotteur*, il oublie tout ce qui le préoccupait une seconde auparavant, et ne songe plus qu'à la capture qu'il est en train de mener à bien.

Paul en ce moment ne pensait plus ni à son amour, ni à son chagrin.

Ses idées sombres s'étaient envolées.

Il était tout entier aux sensations violentes, faites de joie, d'espérance et d'inquiétude, que lui causait la proie magnifique se débattant à son hameçon.

Pas assez expérimenté pour lutter de ruse avec le poisson, qui quoiqu'on en dise est un animal très malin quand il s'agit de sauver sa peau, il laissait plonger la ligne entraînée par la capture, et rendait la main au lieu d'opposer une résistance élastique, continue, mais sans brusquerie, dont l'effet est de fatiguer la bête et de s'en rendre maître à la longue.

Déjà même il commençait à désespérer de tirer de l'eau son invisible prisonnier, qui d'une seconde à l'autre pouvait reconquérir sa liberté en brisant la ligne, lorsque soudain, non loin de lui, une voix grasseyante se fit entendre.

—Tout à la douce!... tout à la douce!. . M'sieur Paul donc! disait cette voix, ployez le bras en ramenant votre outil vers l'épaule, et soulevez-vous de manière à faire quitter le fond au guerdin qui a mordu...

Le poisson cédait peu à peu.

Déjà ses écailles dorées scintillaient dans le flot mouvant.

Une épuisette à long manche apparut et se glissa sous les flancs de la bête qu'elle amena en un tour de main à la surface de l'eau.

La ligne se rompit, mais la carpe, c'était une carpe du poids de six livres! sautillait au fond du bateau du conseiller.

Paul regarda celui qui lui était venu en aide si fort à propos.

—Jules Boulenois! s'écria-t-il.

—Autrement dit *la Fouine*, oui, m'sieu Paul... répliqua le nouveau venu. Je suis content de vous avoir donné un coup de main pour pincer cette gaillarde qu'on peut appeler une *pièce*... une vraie *pièce*... Mais bien plus content encore de vous rencontrer pour vous apprendre quelque chose qui va vous mettre le cœur en joie...

—Quelque chose qui va me mettre le cœur en joie? répéta Paul très surpris.

—Oh! quant à ça, positivement.

—Quoi donc?

—Laissez-moi le temps d'aborder et de mettre la carpe dans la boutique de votre bachot... Oh! saperlipopette, quelle pièce! ensuite je vous raconterai ce que j'ai à vous dire...

La Fouine rangea son bateau près de celui de Paul, introduisit le poisson superbe dans le réservoir percé de trous, se lava les doigts, les essuyant en les passant sur les jambes de son pantalon, et donna une poignée de main au fils de Fromental.

—Comment que vous vous portez, m'sieu Paul! demanda-t-il ensuite.

—Mais bien, mon ami... très bien...

—Ah bah!...

—Cola vous étonne?...

—Dame!... un peu... Est-ce que par hasard le cœur qui était si malade il n'y a pas encore bien longtemps, est tout à fait guéri.

Paul soupira.

—Non! oh non! répondit-il en secouant la tête.

—Eh bien, tant mieux!... s'écria la Fouine. Oui, tant mieux, car c'est Bibi qui va le guérir!... Parole, je vous apporte un remède qui vaudra mieux à lui tout seul que les drogues réunies des plus fameux médecins de France et d'Algère... Ça vous intrigue, hein? Patience!... Je m'assieds à côté de vous, je roule une cigarette, et nous allons tailler une bavette qui se portera bien, je vous en fiche mon billet!...

Naturellement Paul ne pouvait deviner, ni même soupçonner ce dont la Fouine allait l'entretenir, ce qui ne l'empêchait point d'attendre ses explications avec une curiosité impatiente.

Le jeune pêcheur s'était installé à l'avant du bateau.

Il roula rapidement une cigarette, l'alluma, et lançant en l'air une bouffée de fumée bleue commença:

—Y a juste aujourd'hui cinq jours que nous ne sommes vus, pas vrai, m'sieu Paul?

—Oui, cinq jours.

—Vous souvenez-vous de ce qui nous occupait tous les deux la dernière fois que nous nous avons rencontrés?

—Comment l'aurais-je oublié?

—Je ne veux pas vous faire languir, et je ne m'emberlificoterai point dans les feux de file de mon boniment. Qu'est-ce que vous donneriez bien, m'sieu Paul, pour savoir ce qu'est devenue la jeune demoiselle que vous avez rencontrée ici et qui demeurait au *Petit-Castel*?

—Ce que je donnerais? s'écria Paul haletant, je donnerais ma vie!...

La Fouine se mit à rire.

—Ça ne vous coûtera pas si cher que ça, reprit-il ensuite, le prix d'une place de chemin de fer de Saint-Maur à Paris, et, une fois à Paris, deux heures et demi d'un joli fiacre à quarante sous l'heure. V'la pour la dépense...

Le visage de Paul s'était animé. Ses yeux brillaient.

—Vous savez où est Marthe! demanda-t-il d'une voix tremblante d'émotion!

—Oui.

—Vous êtes sûr de ne pas vous tromper?

—Oui.

—Vous l'avez vue?

—Oui... oui... oui... Mais ne vous emballez pas? Mlle Marthe est à Paris...

—A Paris? En quel endroit de Paris?

—Attendez donc... A quoi que ça sert de vous ébullionner comme une soupe au lait, puisque je vous dis que je l'ai retrouvée et que nous ne la perdrons plus... Il me semble que ça doit commencer à vous contenter pas mal?

—Vous l'avez retrouvée... Comment?

—Voici l'anecdote. J'étais allé voir un peu si le goujon mordait en basse Seine, du côté de Suresne et de Puteaux... une idée à moi... En revenant de mon tour de pêche je traversais, comme de juste, le Bois de Boulogne... qu'est-ce que j'aperçois? Devinez...

—Achevez! achevez donc, la Fouine! s'écria Paul avec la fièvre. Vous ne faites languir!... vous me faites mourir!!

Boulenois reprit:

—Donc, j'aperçois, dans un grand berlingot attelé de deux poulets d'inde, la jolie demoiselle, en compagnie de l'autre... la grosse, pas jeune mais bien conservée, qui m'a acheté un jour une matelotte... Bon! que je me dis, v'la l'objet pour lequel m'sieu Paul se met la cervelle à l'envers, et qu'il croit pour le quart d'heure aux cinq cents diables! Faut savoir tout au juste qui elle est et où qu'elle perche! V'lan! je me colle dans un sapin, et je donne la consigne au cocher de suivre le berlingot... Ça va bien! nous marchons... Mais, crac!... tout à coup la musique... Un régiment qui descend la garde avec

tambour, grosses caisses, et tout le bataclan... Ça porte sur les nerfs d'un cheval de tramway... Déraillement... Coup de tambour... Le berlingot crevé... Dame! je vous raconte ça comme ça vient... Les deux dames tournent de l'œil et poussent des cris de pintade!..

—Marthe... blessée... balbutia Paul en devenant pâle comme un mort.

—Non... non... rassurez-vous... En fait de blessé, il n'y avait que le berlingot... Les dames rouvent l'œil... leur cocher fouette ses bidets qui se remettent à marcher, et moi je me remets à suivre... et nous ne nous arrêtons, les uns suivant les autres, qu'à la demeure des personnes en question.

—Et cette demeure?... demanda, tout haletant, le fils de Raymond.

—Un hôtel épatant!.. dans un quartier chic! rue de Miromesnil...

—Vous savez qui est la jeune fille?

—Parbleu! est-ce que j'aurais manqué de m'en informer...?

—Ah! mon bon la Fouine, s'écria Paul en serrant la main du jeune pêcheur, je ne vous remercierai jamais assez! quel bien vous me faites!..

—Oui, n'est-ce pas? répondit Boulenois en riant, c'est comme un verre de vin à la française bien sucré, avec cannelle et citron, ça fait du bien par où ça passe!

—Vite!.. vite!.. qu'avez-vous appris?

—Que Mlle Marthe est comme qui dirait la pupille... l'enfant d'adoption, du propriétaire de l'hôtel, un médecin étranger... un docteur américain très riche et très fameux qui vient de se fixer à Paris...

—Un médecin américain... rue de Miromesnil... balbutia Paul avec une agitation croissante. Comment s'appelle ce médecin?

—Le docteur Thompson...

En entendant ce nom le jeune homme se dressa, transformé, galvanisé, l'œil en feu, les lèvres frémissantes.

—Le docteur Thompson! répéta-t-il d'une voix que l'émotion violente rendait presque indistincte. Et vous dites que Marthe est sa fille d'adoption, sa pupille?..

—Je dis ce qu'on m'a dit... Paraîtrait que tout un chacun sait ça dans le quartier.

Paul joignit les mains.

—Marthe à Paris!.. s'écria-t-il. Marthe pupille de ce médecin qui semble me porter tant d'intérêt!.. En effet, je me souviens... Cet homme qu'ici même j'ai vu de loin dans le parc du *Petit-Castel*, appuyant ses lèvres sur le front de Marthe et dont je n'ai pu distinguer le visage, il avait bien la tournure du docteur. C'était lui! Je pourrai donc la revoir ELLE!.. Je pourrai donc savoir si elle m'aime...

—Quant à ça, m'sieu Paul, ça vous regarde. Quant au reste, j'ai fait de mon mieux ma petite affaire, et comme je vois que vous êtes content, je suis satisfait...

—Ah! mon bon La Fouine, vous me rendez la joie, le bonheur, la santé! vous me sauvez la vie! oui, la vie! Comment vous témoigner ma reconnaissance? Que ne vous dois-je pas.

—Vous ne me devez absolument que deux heures et demie de voiture que j'ai payées pour suivre le berlingot, plus le pourboire du cocher... Ça fait un total de six francs cinquante.

—Je vais vous en donner cent.

—Par exemple!.. C'est ça qui serait du joli! Vous figurez-vous, par hasard, m'sieu Paul, que je veux gagner sur vous? Jamais de la vie!! Les bons comptes font les bons amis! J'ai dépensé pour votre service six francs cinquante, donnez-moi six francs cinquante... Nous serons quittes... Et allez donc, turlurette! turlurette, allez donc!

—Je vais vous rembourser... dit Paul en exhibant un portefeuille servant en même temps de porte-monnaie.

Il l'ouvrit pour en tirer une pièce de cinq francs en or et des pièces blanches.

L'extrême surexcitation de ses nerfs rendait sa main tremblante.

Un portrait-carte, s'échappant du portefeuille entr'ouvert, tomba sur le plancher du bateau.

La Fouine se pencha vivement pour ramasser la photographie.

—On peut regarder? demanda-t-il.

—Mais certainement.

Boulenois regarda le portrait-carte, fit un geste de stupeur et s'écria:

—Ah! par exemple, en voilà une bien bonne!!

—Une bien bonne?... répéta le jeune homme. Je ne comprends pas...

—Moi non plus, je ne comprends pas... Comment ça se peut-il, m'sieu Paul, que vous ayez la *binette* de ce paroissien-là?

—Ah! vous connaissez...

—Mais, bien sûr que je la connais, cette *binette*?.. C'est celle d'un mouchard!..

Paul ne put comprimer un éclat de rire.

—Si la personne qui a posé pour cette carte vous entendait, mon brave La Fouine, vous ne seriez pas bien ensemble! répliqua-t-il.

—Vous la connaissez donc aussi cette personne?

—Aurais-je sa photographie dans mon portefeuille si je ne la connaissais pas?

—Et, sans vous commender, qui est-ce, selon vous?

—C'est mon père.

Boulenois, complètement interloqué, se mordit les lèvres.

—Vous avez mal vu, continua Paul, regardez mieux.

—Oui... oui... vous avez raison... murmura la Fouine avec embarras, en paraissant examiner de nouveau et plus attentivement la photographie. Ça ressemble bien un peu... et même beaucoup, à l'individu que je connais... Mais ça n'est pas tout à fait ça...

—Vous connaissez donc un agent de police qui ressemble à mon père? continua le jeune homme souriant toujours.

—Je le connais... je le connais... c'est-à-dire que je le connais sans le connaître... Je me suis trouvé avec lui par hasard à la *repêche* d'un *noyé*... Il y a quelque chose dans les yeux et dans le nez, mais en se remémorant bien, la barbe était plus grande...

Et, tout en parlant ainsi, la Fouine pensait:

—C'est pour la frime, ce que je dis là! C'est parfaitement le bonhomme du portrait-carte qui a dressé le procès-verbal du quai de l'Entrepôt!.. C'est bien son père... C'est un mouchard...

—Tenez, mon ami, reprit Paul en donnant à Boulenois les six francs cinquante qu'il venait de tirer de son porte-monnaie, voici ce que je vous dois... J'y joins toute ma gratitude, car je ne pourrai jamais vous remercier comme je le voudrais de la bonne nouvelle que vous m'avez apportée.

—Bref, vous êtes content, m'sieu Paul!

—Je suis plus que content!.. Je suis heureux!..

—Alors, je me payerai ce soir une bouteille à vot' santé! En attendant l'heure du dîner je vais tâcher de faire comme vous, de pincer une belle carpe que j'irai vendre au restaurant de l'île.

Et la Fouine, après avoir serré la main de Paul, sauta dans son bateau qu'il laissa glisser au courant de la Marne pour gagner les *sapines* où il voulait pêcher.

VIII

Paul était littéralement transfiguré par ce qu'il venait d'apprendre.

—Marthe, la pupille, l'enfant d'adoption du docteur Thompson!.. se répétait-il avec une joie grandissante. C'est le bonheur qui m'arrive!..

—Comme j'avais tort de désespérer et combien le hasard, quand il veut s'en mêler, arrange merveilleusement les choses!!!

—Ainsi, lorsque hier mon père m'a conduit chez le docteur,

Marthe était là, tout près de moi qui tremblais de ne la retrouver jamais! Ah! si j'avais su!... Mais je retournerai bientôt à l'hôtel de la rue de Miromesnil... je la verrai... je pourrai lui dire que je l'aime... la supplier de m'aimer... Pourquoi ne m'aimerait-elle pas, puisqu'elle est libre?..

— Quand on pense que je refusais d'assister à la soirée pour laquelle le docteur nous a envoyé, à mon père et à moi, une lettre d'invitation! Aujourd'hui tout est changé... J'irai certainement, et je veux que mon père m'accompagne. Je veux qu'il connaisse Marthe et qu'il aime celle que j'aime...

— Sans doute il va revenir ce soir... il me l'a presque promis... Comme il sera joyeux en me voyant rayonner de joie! comme il sera surpris en m'entendant lui dire: Ne cherchez plus père... j'ai trouvé!.. Je sais où est Marthe!.. Celui de qui elle dépend s'intéresse à ma santé, et ne refusera point de me donner Marthe, puisque sans elle je ne puis vivre!..

Le fils de Raymond avait véritablement l'air d'un homme à qui le bonheur, un bonheur imprévu et foudroyant, vient de tourner la tête.

Il parlait tout haut. Il riait. Il chantait.

Enfin, un peu calmé, il venait de se remettre à la pêche, lorsqu'une voix bien connue l'appela.

Cette voix était celle de Madeleine.

La vieille servante arrivait sur la berge, de l'autre côté de la rivière.

— J'y vais... répondit Paul en prenant les avirons pour traverser la Marne.

— Fabien est-il arrivé? demanda-t-il en abordant.

— Non, mon cher mignon... répondit la fidèle domestique.

— Alors, pourquoi m'appelles-tu?

— Pour vous avertir une dépêche qu'on vient d'apporter.

— Une dépêche de qui?

— De votre papa. C'est à moi qu'elle était adressée, je l'ai ouverte.

Paul fronça les sourcils.

— Est-ce que mon père ne revient pas? murmura-t-il.

— Non. Il est obligé de se mettre en route aujourd'hui même...

— Au moment où je suis si heureux! pensa le jeune homme. Maudit voyage!

Il aborda, prit la dépêche et la lut.

— Certes, dit-il ensuite, ce départ me contrarie, et beaucoup, puisqu'il me prive du plaisir d'avoir mon père auprès de moi, mais à quoi bon prendre au tragique une chose qui n'est en somme qu'un ennui... Fabien va venir... il faut qu'il trouve des visages gais pour le recevoir... je le garderai le plus longtemps possible, et je serai de joyeuse humeur pour que le temps lui paraisse court!...

— Madeleine regarda Paul avec étonnement.

Elle ne connaissait point au jeune homme cette souriante philosophie.

Le changement qui s'était fait d'une façon soudaine dans son apparence la frappa.

— Mais qu'avez-vous donc, mon cher mignon? lui demanda-telle. Quand vous avez quitté la maison, le départ de votre papa vous affectait beaucoup... Vous étiez triste comme un bonnet de nuit, sauf vot' respect, et voilà que je vous retrouve tout guilleret, la mine contente.

— C'est que j'ai appris une bonne nouvelle...

— Ici?

— Oui.

— Vous avez donc vu quelqu'un?

— Probablement...

— Peut-on la connaître, cette bonne nouvelle?

— Sans doute, mais plus tard. Pour le moment, contente-toi de savoir que je suis très heureux... qu'avant un mois je serai en parfaite santé, et je t'apporte pour le dîner de mon ami Fabien un poisson magnifique... une carpe monstre, comme tu n'en as peut-être jamais vu...

— Puisqu'elle est si belle, au lieu de la mettre en matelote, je vous la servirai au bleu... répondit Madeleine, et tout bas

elle ajouta, se parlant à elle-même: Mais qui a-t-il vu? Qu'est-ce qu'il a donc appris? De quelle nouvelle parle-t-il? Enfin il est gai et il paraît bien portant... C'est le principal.

— Ohé! du pêcheur!... Ohé!... cria en ce moment une voix joyeuse.

Paul se retourna.

Fabien, à qui le passeur du restaurant de l'île venait de faire traverser la Marne, se dirigeait à grands pas de son côté.

— Ohé! répéta-t-il en riant.

Un instant après les deux amis se serraient les mains avec effusion.

Jacques Lagarde, ou plutôt le docteur Thompson, était remonté en voiture en quittant l'hôtel de Chatelux.

— Rue du Cherche-Midi, numéro 52, dit-il à son cocher.

En quelques minutes la courte distance séparant la rue de Tournon de la rue du Cherche-Midi fut franchie.

L'immeuble portant le numéro 52 était une belle maison, haute de cinq étages; maison de rapport comportant à chaque étage deux appartements spacieux.

Jacques descendit du coupé, franchit la porte cochère et se dirigea vers la loge du concierge.

Une fillette de sept à huit ans s'y trouvait seule, jouant avec sa poupée.

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur? demanda-t-elle au docteur en se donnant des airs de petite femme.

— Mme Labarre.

— C'est au deuxième, la porte en face...

— Merci, mon enfant.

Jacques gravit l'escalier.

Arrivé au second étage, il sonna à une porte peinte en acajou.

Une femme de chambre vint lui ouvrir.

— Mme Labarre? répéta-t-il.

— C'est bien ici, monsieur... Madame y est, mais elle va sortir...

— Portez-lui ma carte et dites-lui que je la retiendrai quelques minutes à peine... Elle me recevra probablement...

— Entrez, monsieur...

La femme de chambre introduisit le visiteur dans une antichambre, prit la carte et alla la porter à sa maîtresse.

Presque aussitôt elle reparut.

— Madame attend monsieur... dit-elle en ouvrant une porte, celle du salon où madame Labarre, tout habillée, toute gantée, son chapeau sur la tête, attendait en effet.

Elle alla vivement au devant de Jacques.

— Vous, cher docteur! s'écria-t-elle en lui tendant les deux mains. Soyez le bienvenu! quel motif me procure la très agréable surprise de votre visite?

— Eh! chère madame, le désir de vous revoir, ce désir qui s'impose à quiconque vous a vue, ne vous semble-t-il pas un motif suffisant?...

— Ceci est de la galanterie pure!.. fit Mme Labarre en minaudant, or, qui dit galanterie dit flatterie, et qui dit flatterie dit monerie!... Je serais cependant presque tentée de vous croire, si je vous jugeais d'après moi... Votre visite me cause une joie si vive que vous pouvez fort bien, en somme, trouver quelque plaisir à me la faire... Venez, cher docteur, venez vous asseoir, là, près de moi...

Et la veuve entre deux âges, minaudant plus que jamais et tout à fait ravie de son marivaudage, conduisit le nouveau venu jusqu'à une causeuse où elle le fit asseoir à son côté, en ayant soin de ne point retirer la main qu'il tenait dans les siennes.

— Maintenant, reprit-elle, causons sérieusement... Le désir de me voir est une des raisons de votre visite, je le veux bien, mais ce n'est pas la seule.

— En effet, il y en a une autre...

— Quelle est l'autre?

— M'entretenir avec vous au sujet de votre fils, et vous donner un bon conseil... Mais d'abord, permettez-moi de vous faire un aveu...

—Un aveu ? A moi ? répéta Mme Labarre en jouant coquettement de la prunelle, quel aveu ?

—Nous nous sommes trouvés hier pour la première fois en présence l'un de l'autre... Eh bien ! dès la première minute de notre entretien, (chose d'autant plus surprenante qu'étant de nature réservée je ne me livre pas facilement), je me suis senti pris pour vous et pour votre fils d'une profonde sympathie...

—Sympathie bien partagée, cher docteur ? interrompit Mme Labarre.

—J'avais cru le remarquer, et c'est en m'autorisant de cette attraction que j'ai pensé pouvoir et devoir venir causer avec vous de votre enfant... et de vous-même... si vous me permettez de vous parler en ami...

—Si je vous le permets ? Ah ! vous n'en doutez pas ! Mais avant de parler, écoutez-moi... je veux... je dois m'expliquer la première...

—Vous expliquer, chère madame ? A quel sujet ?...

—Au sujet précisément de notre entrevue d'hier... Je ne dois pas croire, n'est-ce pas, que la façon dont mon fils m'a dépeinte hier en votre présence, vous a donné de moi une trop mauvaise opinion ?...

—Oh ! madame !... interrompit Jacques.

—Permettez-moi d'achever... Mon fils a été très dur pour moi, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, l'ayant entendu, vous me supposiez tout au moins mauvaise mère...

—Que Dieu m'en garde !... je ne crois rien de semblable...

—Est-ce bien vrai ?

—Je vous le jure... d'ailleurs vous allez en avoir la preuve. Elle ressortira du conseil même que je suis venu vous donner...

—Et ce conseil ? quel est-il ?

—Dans un instant vous le connaîtrez... Hier j'ai été à même de juger la situation qui vous est faite par votre fils... de le juger lui-même, et j'ai été surpris... inquiet... effrayé...

—Effrayé ?... répéta Mme Labarre d'un ton mielleusement hypocrite. Votre jugement sur René a donc été bien sévère ?

—Oui... c'est une nature volontaire, exaltée et violente.

—Hélas !

—C'est, continua Jacques, un enfant dont les passions couvent et feront un jour explosion avec une effroyable violence. Quand l'éruption du volcan commencera rien ne pourra l'arrêter, ni même la modérer, et les laves de ce volcan brûleront, dévasteront, détruiront tout autour d'elles.

—Docteur, vous m'épouvantez !... N'exagérez-vous pas !

—Je vois les choses telles qu'elles sont...

—René est-il donc d'une santé plus vigoureuse que vous ne l'affirmiez ?

—Non... il est malade... très malade... et sa maladie, surexcitée par ses désirs, ses passions, ses violences, peut l'emporter tout d'un coup, brusquement... Or, j'ai compris que vous aviez un grand intérêt à ce que sa vie se prolongeât... Me suis-je trompé ?

—En aucune façon. Je compte sur la fortune dont mon fils doit hériter pour sortir de la position médiocre, presque misérable, où je végète, où je m'étiôle... C'est afin d'assurer ce que je croyais être son bonheur, et pour m'assurer en même temps la jouissance de cette fortune, que j'avais pris la résolution de mettre mon fils dans les ordres...

—Mais cette fortune, à l'heure qu'il est, paraît sinon tout à fait perdue du moins bien compromise, puisque le testament du comte de Thonnerieux a été volé...

—Ici bas, tout est possible... il peut se retrouver...

—C'est vrai.

—Voilà pourquoi il faut que René vive.

—Il vivra, car je le guérirai, mais en le guérissant je lui donnerai la force et l'énergie physique qui lui manquent aujourd'hui... Avec cette force et cette énergie lui viendra le besoin de tous les plaisirs, la soif de toutes les jouissances... Il comprendra qu'il lui faut de l'argent, beaucoup d'argent, pour satisfaire ses jouissances, et il n'aura garde de se dessaisir de la fortune rêvée par vous ?

—Je suis sa tutrice naturelle.

—Aujourd'hui où il ne possède rien, mais vous cesserez de l'être le jour où il sera majeur, et c'est ce jour-là seulement qu'il entrera en possession du legs de M. de Thonnerieux, en supposant le testament retrouvé.

—Il n'osera point m'en refuser ma part...

—Quelle illusion ! Il osera tout ! Votre fils ne vous aime pas... Vous l'avez dit, il est égoïste et violent... Vous n'avez rien tenté, d'ailleurs, pour conquérir son affection... Toutes ses aspirations le poussaient vers l'indépendance absolue et, depuis son enfance, vous l'asservissez !

—Pour son bien...

—Pour son bien...

—Soit ! répliqua Jacques en souriant. Mais allez donc dire cela à lui-même, et tâchez qu'il vous croie ! !

—Que faire, alors ?

—Suivre de point en point le conseil que je vais vous donner...

—Ah ! certes oui, je le suivrai, quel qu'il soit !...

—Nous raisonnons en vertu de l'hypothèse que le testament du comte de Thonnerieux peut être retrouvé et votre fils envoyé en possession de son legs... Vous aimez l'existence large et facile... Il faut donc vous mettre en garde contre un avenir de vie étroite, de privations, de gêne...

—Comment ?

—René, s'il devient riche, ne vous taillera point votre part dans sa richesse, j'en ai la conviction, j'en ai la certitude... Il voudra tout garder ! L'unique moyen de vous préserver d'une éventualité si funeste, est de conclure en ce moment un marché avec cet égoïste...

—Un marché ?... Quel peut être ce marché ?

—Avant de vous répondre, laissez-moi vous adresser une question... N'avez-vous eu depuis hier aucun entretien avec votre fils ?

—J'en ai eu un, au contraire, et très orageux... J'ai reproché amèrement à René, comme je le devais, son attitude vis à-vis de moi chez vous...

—De ce reproche qu'est-il résulté ?

—Le malheureux enfant a perdu toute mesure... il s'est emporté... il m'a dit qu'il était las d'être esclave, qu'il rompaît sa chaîne, qu'il voulait être absolument libre, voyager pendant un an et ensuite revenir à Paris pour s'y faire recevoir avocat.

—Qu'avez-vous répliqué ?

—Qu'il était hors de mon pouvoir de satisfaire ses caprices, pour plusieurs raisons dont une seule suffirait au besoin, l'extrême modicité de ma fortune...

—Et alors ?

—Alors il m'a demandé sa part de l'héritage paternel...

IX

—Oh ! oh ! fit Jacques Lagarde, il vous a demandé cela ! Et comment avez-vous accueilli cette prétention ?

—Je lui ai dit qu'il était mineur et que mes devoirs de tutrice me défendaient de le satisfaire... répliqua Mme Labarre.

—A merveille !... Combien lui revient-il de l'héritage de son père ?...

—Vingt-cinq mille francs.

—Ces vingt-cinq mille francs, vous ne les avez plus, n'est-ce pas ?...

—Ils sont du moins fort ébréchés, je suis bien forcée d'en convenir avec vous... Malheureusement, les comptes de tutelle qu'aujourd'hui j'ai le droit de refuser à mon fils, il faudra bien les lui rendre quand il sera majeur.

—C'est à cela que nous allons aviser... Vous allez voir, Je reviens au marché dont je vous parlais tout à l'heure... votre fils en ce moment a la fièvre de la liberté, de la dépense, du plaisir... Nous le traiterons par l'homéopathie... l'abus de la liberté, de la dépense et du plaisir, le calmeront vite... Vous lui donnerez vingt-cinq mille francs...

—Vingt-cinq mille francs ! s'écria la veuve. Mais c'est impossible !

—Pourquoi ?

—Où voulez-vous que je les prenne ?

—Dans ma caisse. Chut !... pas une objection, chère madame !. Vous savez bien que je suis votre ami... et d'ailleurs il ne s'agit ici que d'un prêt... Donc vous lui donnerez ce qu'il désire, mais à la condition que par un petit acte en bonne forme il prendra l'engagement de vous laisser pour toute votre vie l'usufruit du legs du comte de Thonnerieux, s'il entre en possession de ce legs... A quelle époque sera-t-il majeur ?

—Le 10 mars 1881.

—Eh bien, le petit acte, que je préparerai moi-même, portera la date du 10 mars 1881, et personne n'en pourra contester la validité.

—Je le comprends... Mais voudra-t-il signer ?

—Il n'hésitera même pas ! Songez-y donc, être libre, avoir immédiatement dans les mains des billets de banque, de l'or... et cela en échange d'une simple signature... Surtout quand il s'agit d'un héritage aussi hypothétique que celui du comte...

—Mais si l'héritage manque, ou si René vient à mourir avant d'être majeur, c'est moi qui vous devrai vingt-cinq mille francs... et qui ne pourrai vous les rendre...

—Ne vous inquiétez point de cela... je suis très riche et votre amitié est autrement précieuse pour moi que tous les biens de ce monde... Laissez-moi l'espérance que vous me regarderez bientôt comme un autre vous-même, et que votre sympathie (car vous en éprouvez pour moi, je le crois), pourra changer de nom et devenir un jour un sentiment plus tendre...

Mme Labarre ne demandait pas mieux que de laisser cette espérance au docteur Thompson, d'autant plus qu'elle se sentait absolument conquise, et nous pourrions même dire affolée.

Les paroles délicates, les manières insinuantes, les procédés galants de ce beau garçon, plus jeune qu'elle de dix ans au moins et possesseur d'une grande fortune, lui tournaient la tête et la lui tournaient si complètement qu'elle songeait à la possibilité de le conduire au mariage.

C'était ce que voulait Jacques Lagarde.

Il sentait sa domination s'établir sur cette femme déséquilibrée, il savait que le jour où il aurait besoin de faire d'elle sa complice inconsciente, elle ne soupçonnerait rien.

Mme Labarre baissa les yeux en poussant un long soupir qui ressemblait à un roucoulement de colombe.

En même temps elle serrait comme dans un spasme la main de Jacques qu'elle avait prise entre les siennes.

—Que fait René en ce moment ? demanda le pseudo-Thompson après un silence.

—Voulant quitter le plus vite possible ce costume de séminariste qui pèse sur ses épaules, il est allé chez un tailleur acheter des vêtements laïques... Il lui faut en outre un habit pour assister à votre soirée.

—Ma soirée... répéta Jacques Lagarde vivement. Il ne faut pas qu'il y vienne !

Mme Labarre regarda le docteur d'un air étonné.

—Pourquoi donc ? demanda-t-elle ensuite.

—Pour une raison des plus sérieuses. Vous vous souvenez de la jeune fille, ma parente, dont vous avez, chez moi, remarqué la beauté ?

—Une beauté pareille, souveraine, éclatante, ne s'oublie pas...

—Eh bien ! René ne l'oublie pas plus que vous...

—Croyez-vous donc qu'il en ait été frappé ?

—J'en suis sûr. L'habitude de voir beaucoup de monde, d'étudier beaucoup de visages, m'a rendu physionomiste... L'impression produite sur votre fils par le premier regard qu'il a jeté sur Marthe a été foudroyante. Peut-être n'aime-t-il pas encore, dans la véritable acception du mot, mais il est bien près d'aimer... Une seconde entrevue suffirait, je n'en doute point, pour changer son admiration en un violent amour... Or, cet amour, je ne puis l'approuver... Si René me deman-

daît Marthe en mariage, je serais forcé d'accueillir sa demande par un refus. J'ai d'autres projets pour ma pupille... Vous voyez qu'il importe d'empêcher les progrès de cette passion naissante. Dans son intérêt même, René ne doit point revoir Marthe ! Comprenez-vous cela ?

—Certes, je le comprends, mais comment l'empêcher d'assister à une soirée pour laquelle il a reçu de vous une invitation, et où il est attiré d'ailleurs par un sentiment tendre ?...

—Nous trouverons un moyen...

—C'est difficile.

—Moins que vous ne le croyez... Il suffira d'éloigner René de Paris...

—Comment ? Sous quel prétexte ?...

—Cherchons... Quel est votre pays d'origine ?

—Tours.

—Y avez-vous conservé des relations ?

—Quelques-unes. Tant que mon mari a vécu j'allais chaque année passer quelques semaines dans ma ville natale...

—Y connaissez-vous un notaire ?

—Oui, le notaire Landrol, un brave et digne homme, vieil ami de ma famille...

—Dans ce cas, le moyen est trouvé, et il est des plus simples... Vous n'avez pas de fonds, je suppose, chez cet officier ministériel ?

—Pas un sou...

—Je vais vous remettre vingt-cinq mille francs qu'aujourd'hui même vous enverrez au notaire Landrol, accompagnés d'une lettre conçue dans ce sens : Mon vieil ami, des raisons graves, dans le détail desquelles il serait superflu d'entrer, mais que vous devinerez en sachant qu'il s'agit d'un amour désapprouvé par moi, m'obligent à me séparer de mon fils pour quelque temps. Je veux que René quitte Paris et qu'il voyage. Il se présentera chez vous, avec un mot de moi, vingt-quatre heures après cette lettre, et je vous prie de lui remettre, contre son reçu, les vingt-cinq mille francs ci-joints." Mon moyen est infailible, vous le voyez...

—C'est vrai... et vous croyez que mon fils, une fois loin d'ici, oubliera son amour naissant ?

—Cela, pour moi, ne fait pas l'ombre d'un doute... Marthe est certainement la première femme qui ait frappé ses yeux et son cœur... Une fois libre et muni d'argent qu'il pourra dépenser au gré de ses fantaisies, soyez certaine que des tendresses faciles effaceront bien vite le souvenir d'un amour platonique, encore indécis et nuageux...

Jacques ouvrit son portefeuille, y prit vingt-cinq mille francs et ajouta, en plaçant les billets de banque devant Mme Labarre :

—Ne vous mettez point en retard pour écrire au notaire de Tours...

—Ah ! cher docteur, quelle dette de reconnaissance je contracte envers vous !... murmura la veuve d'un ton sentimental.

—Cette dette, vous le savez bien, un peu d'affection de votre part suffira pour me la payer au centuple !!

En ce moment un coup de sonnette retentit à la porte de l'appartement.

—C'est René... dit la veuve qui s'empressa de serrer les billets dans un meuble.

Le jeune homme entra.

Il portait encore son vêtement de séminariste.

En voyant Jacques, son visage s'illumina.

—Vous, cher docteur ! s'écria-t-il en allant à lui et en lui serrant la main. Quelle chance heureuse et inespérée de vous trouver ici !...

—J'y viens pour vous, mon enfant... répondit Jacques.

—Pour moi ! répéta le jeune homme étonné.

—Oui... Vous savez que je m'intéresse beaucoup à vous...

—Je sais du moins que vous m'avez témoigné l'autre jour un intérêt dont je suis profondément reconnaissant.

—Je vous prouverai qu'il est sincère... Madame Labarre m'a dit que vous aviez résolu d'embrasser la profession paternelle et de vous faire avocat.

—N'ai-je pas raison de le vouloir ? Le barreau conduit à tout.

—Sans doute, et j'approuve votre résolution ; mais ce changement de carrière va nécessiter des études nouvelles, fort absorbantes...

—Je ne reculerai point devant le travail...

—J'en suis convaincu ; seulement, à l'heure présente, je vous défends le travail de la façon la plus absolue... Votre santé est chancelante... Avant de devenir assidu aux cours de l'École de droit, il faut triompher de l'anémie, il faut rendre à vos veines appauvries un sang régénéré... Or, nous n'obtiendrons ce résultat qu'après un traitement long, suivi docilement... Le repos et le grand air vous sont indispensables...

—La conclusion, cher docteur.

—La conclusion c'est qu'avant de vous remettre au travail il faut voyager...

—Vous en parlez fort à votre aise ! répliqua René en riant. Voyager, c'est bientôt dit !... Je ne demanderais pas mieux, car je sens que j'en ai besoin, mais les voyages sont une distraction coûteuse, or, ma mère affirme que les temps sont durs, crie misère et se prétend hors d'état de me donner le moindre argent, même une faible partie de celui qui me revient de la succession paternelle...

—La conversation que je viens d'avoir avec madame votre mère, reprit Jacques, vient de modifier considérablement ses idées. Je lui ai fait comprendre que la santé de son fils devait passer avant toute autre considération, et si gênée qu'elle soit, car sa gêne est sérieuse, je l'ai déterminée à faire dans votre intérêt un sacrifice énorme...

—Ah ! s'écria René stupéfait. Et, ce sacrifice ? ajouta-t-il.

—Madame Labarre met à votre disposition dès demain, pour en disposer à votre guise, une somme de vingt-cinq mille francs.

—Vingt-cinq mille francs comptant ! répéta le jeune homme dont les yeux étincelèrent.

—Oui, mais à condition que vous emploierez une partie de cette somme à rétablir votre santé par un voyage, en suivant le régime dont je garantis l'effet.

—Et, pas d'autre condition que celle-là ? demanda René avec un peu de défiance.

—Il y en a une autre... tout entière dans votre intérêt comme la première, car elle n'aura d'autre but que celui de sauvegarder votre avenir...

—Enfin, voyons, quelle est-elle ?

—Vous serez majeur le 10 mars 1881 ?...

—Oui.

—Vous allez écrire sous ma dictée un petit acte portant cette date par lequel vous vous engagerez, si le testament du comte de Thonnerieux se retrouve, et si vous êtes mis en possession du legs qu'on suppose vous être fait par ce testament, à laisser à madame votre mère l'usufruit de cette fortune pendant toute sa vie... Après elle, vous la retrouverez intacte...

René eut aux lèvres un sourire plein d'amertume.

—Ainsi, dit-il, ma mère m'achète vingt-cinq mille francs un héritage qui en représente peut-être cinq ou six cent mille !

—Raisonnement tout à fait faux, mon cher enfant ! répliqua Jacques.

—Prouvez-le-moi.

—D'abord madame votre mère ne vous achète absolument rien, puisque l'héritage en question, quel qu'en soit le chiffre, est plus que douteux, le testament du comte ayant été volé et, selon toute apparence, ne devant jamais reparaitre... Ensuite, il s'agit de l'abandon d'un usufruit et non de celui d'une propriété...

—Soit ! Mais échange de cet usufruit, possible après tout, sinon probable, on ne me donne rien.

—On vous donne vingt-cinq mille francs.

—Ces vingt-cinq mille francs sont à moi... ils constituent ma part de l'héritage paternel.

—Vous n'avez pas le droit de les réclamer maintenant, et

madame votre mère, après s'en être dessaisie, se trouvera pres- que sans ressources...

Et comme René, la tête basse, se taisait, Jacques ajouta, d'une voix un peu nerveuse :

—Enfin, mon cher enfant, c'est à prendre ou à laisser... Madame votre mère est persuadée qu'elle se sacrifie pour vous, et je suis absolument de son avis. Si vous vous croyez lésé, prenez que je n'ai rien dit. Ma démarche aura été inutile, voilà tout...

Le jeune homme releva brusquement la tête.

—J'accepte le marché ! dit-il ; que m'importe après tout cette fortune, si elle doit venir ? Ma santé rétablie, voilà le principal !... je travaillerai !... je serai reçu avocat... je plaiderai... je sens que j'aurai du talent et je me ferai une fortune par le travail et par le talent ! cela vaut mieux qu'un héritage ! On a le droit au moins d'en être fier !...

—Qu'on me donne une feuille de papier timbré, et qu'on me dicte l'engagement à prendre, j'écrirai et je signerai.

—Vous voilà devenu raisonnable, fit Jacques Lagarde avec un sourire, je vous en félicite.

—Quand toucherai-je les vingt-cinq mille francs ? demanda René.

Ce fut Mme Labarre qui répondit :

—Dès demain, si tu veux... Je vais te remettre un mot pour mon notaire de Tours qui les a dans les mains et qui te les versera sur ton reçu...

—Ah ! il faut aller les chercher à Tours ?

—Oui, puisque je ne les ai pas à Paris... Ce sera, d'ailleurs, la première étape de ton voyage.

—C'est juste. Je partirai demain... Ma mère, préparez la lettre et à moins que le docteur n'ait du papier timbré dans sa poche, envoyez, je vous prie, votre femme de chambre en chercher une feuille...

—Je n'en ai pas... dit Jacques Lagarde.

Mme Labarre quitta son siège.

—Je vais envoyer Julie, fit-elle.

Et elle sortit.

X

—Docteur, dit vivement René à Jacques, dès que Mme Labarre eut quitté le salon, il faut que je vous parle... à vous seul.

—Ne pouvez-vous me parler ici, et tout de suite, mon cher enfant ? demanda le pseudo-Thompson un peu surpris.

—Ici, Non...

—Pourquoi ?

—Impossible de m'expliquer en ce moment...

—Je me mets à votre entière disposition.

—Eh bien ! ce soir, à huit heures, je serai à l'église Saint-Sulpice... Voulez-vous venir m'y rejoindre ?

—J'irai.

—Merci, docteur, vous êtes bon...

Mme Labarre rentra.

—C'est décidé, ma mère, fit René, je partirai demain... Le tailleur doit me livrer dans la matinée mes vêtements laïques et ma valise ne sera pas longue à faire... Préparez donc la lettre pour le notaire qui doit me verser 25,000 francs...

—Cette lettre sera prête en temps utile...

Julie parut, une feuille de papier timbré à la main.

Sur l'ordre de sa maîtresse elle alla chercher un encrier et une plume, et sous la dictée de Jacques Lagarde le jeune homme écrivit quelques lignes par lesquelles il abandonnait à sa mère, à titre de rente viagère, le revenu de la fortune à lui léguée par le comte de Thonnerieux.

Il data du 10 mars 1881, jour qui devait être celui de sa majorité, il signa et il tendit la feuille à Mme Labarre.

—Voici l'acte que vous exigez de moi, ma mère, dit-il avec une nuance d'amertume. Puissé-je, pour vous et pour moi, vivre jusqu'à ce qu'on ait retrouvé le testament du comte de Thonnerieux... Cela prouverait que le docteur Thompson est un bien grand médecin !...

Mme Labarre répliqua, en prenant le papier timbré :

—Tu vivras de longues années, mon enfant et si la fortune arrive, je saurai te la conserver.

Puis elle ajouta :

—Tu vas avoir des dépenses à faire avant de quitter Paris pour ton voyage qui peut être long... Voici un billet de mille francs.

—A valoir sur les vingt-cinq mille que je dois toucher à Tours ?

—Non, en dehors. C'est un cadeau que je te fais.

—Merci, ma mère. Je vais m'occuper de mes emplettes et de mes préparatifs... Ne m'attendez pas pour dîner... J'irai au séminaire dire adieu à mes professeurs et à mes condisciples...

—Bien, mon enfant...

—Cher docteur, reprit René en s'adressant au pseudo-Thompson, je regrette très vivement, vous n'en doutez pas, de ne pouvoir assister à votre fête, mais quand une résolution est prise il faut la mettre à exécution sans retard... Je suivrai avec la plus religieuse exactitude le traitement prescrit par vous... Quand les médicaments que j'emporte seront épuisés, je vous écrirai pour vous prier de vouloir bien m'en envoyer d'autres... Je tiens à guérir... je veux vivre...

—Vous vivez, je vous le promets, répondit Jacques. Certes les médicaments et le régime seront pour beaucoup dans votre guérison, mais je compte plus encore sur la vie libre, sur les distractions, sur le mouvement qui vous reforment un nouveau sang plus riche et plus chaud!... Après quelques mois de voyage, vous nous reviendrez guéri de corps et d'esprit... Ecrivez-moi souvent... je ne vous ferai point attendre mes réponses...

—Merci, docteur... Je sais que je puis compter sur vous... La confiance que vous m'inspirez est sans bornes...

—J'ai la conscience de la mériter, mon cher enfant... fit avec onction le pseudo-Thompson.

—Au revoir ma mère...

Et René sortit, après avoir jeté à Jacques un dernier regard qui signifiait clairement :

—A ce soir... N'oubliez pas...

Quand la porte se fut refermée derrière le jeune homme, Mme Labarre murmura :

—C'est un cœur sec... une nature égoïste.

—Non, c'est tout simplement un esprit malade... Nous n'avons eu d'ailleurs que fort peu de peine à l'amener où vous vouliez qu'il vint...

—Grâce à vous, cher docteur!... Une chose m'a surpris beaucoup...

—Quelle est cette chose ?

—René semble s'éloigner de Paris sans regrets... Il ne vous a point parlé de votre parente... Ne vous seriez-vous pas trompé en le croyant fort amoureux ou au moment de le devenir?...

—Peut-être, en effet, me suis-je trompé... Je n'ai nullement la prétention d'être infaillible...

Jacques se leva.

—Vous me quittez... déjà ? demanda Mme Labarre.

—Oui... J'ai des visites à faire, et il vous faut le temps d'écrire à votre notaire de Tours. La lettre et l'argent doivent partir aujourd'hui, songez-y...

—Je ne me mettrai point en retard. Quand vous réverraiss-je ?

—Dès que vous le voudrez...

—Je le voudrais toujours!...

—Vous plairait-il de passer une journée à la campagne avec moi ? chez moi ?...

—J'espère que vous n'en doutez pas!...

—J'avoue qu'il m'est doux de le croire...

—A quand cette partie dont la pensée seule me tourne la tête ?

—C'est demain samedi, jour de ma consultation, mais je serai libre aussitôt après. A quelle heure supposez-vous que René se mette en route ?

—Il prendra vraisemblablement le train express de huit heures du soir, ..

—L'accompagneriez-vous au chemin de fer ?

—Je crois que ce sera convenable...

—Eh bien, aussitôt après son départ, faites-vous conduire à la gare de la Bastille. Je vous y attendrai pour vous conduire à ma maison de campagne. Dinez légèrement car nous souperons... Vous passerez une bonne nuit, et nous serons tout portés, le lendemain, pour voir lever l'aurore et jouir de la belle nature.

—Ce sera délicieux ! Quelle ravissante idée vous avez eue là !

—Je suis heureux qu'elle vous plaise.

—Elle m'enthousiasme!... Quand reviendrons-nous ?

—Dimanche soir. Il est indispensable que je sois à Paris lundi matin... Ainsi tout est bien entendu!...

—Oh oui!... et en pensant à la journée de dimanche, je vais faire des rêves charmants!...

Jacques prit la main blanche et potelée de Mme Labarre, et l'approchant de ses lèvres y mit un baiser d'une allure tout à la fois respectueuse et galante qui fit palpiter le cœur de la veuve dans sa poitrine rebondie.

—Ce cher docteur est vraiment l'homme le plus aimable qu'il y ait au monde ! pensa la bonne dame quand elle se retrouva seule ; il paraît me trouver fort à son gré, et je ne vois pas du tout pourquoi il ne m'épouserait point !

Puis s'installant devant son bureau, elle se mit en devoir d'écrire au notaire de Tours, et tout en écrivant elle s'interrompait d'instant en instant pour se dire :

—Enfin, me voilà débarrassée de René et, quand bien même je n'épouserais pas le docteur, je serai riche un jour si le testament du comte de Thonnerieux se retrouve !

Pendant ce temps Jacques Lagarde rentrait à l'hôtel de la rue Miromesnil ; il était enchanté du résultat qu'il venait d'obtenir, mais très intrigué quand il songeait au rendez-vous donné par le séminariste.

Ce rendez-vous lui causait même une certaine inquiétude.

De quoi allait-il être question entre René et lui ?

Son entretien avec le jeune homme ne le forcerait-il pas à modifier quelques-uns des détails du plan arrêté dans sa pensée ?

Pascal qui l'attendait lui posa tout d'abord cette question :

—Eh bien ?

—Tout marche à merveille... répondit Jacques. Demain matin je te mettrai au courant de ce qui se passe, et selon toute apparence nous aurons affaire demain soir au *Petit Castel*. Comment va Marthe ?

—Beaucoup mieux.

—A-t-elle quitté sa chambre ?

—Pas encore.

—Je vais la voir.

Jacques se rendit à l'appartement de l'orpheline.

La jeune fille un peu plus pâle que de coutume, lisait, étendue sur une chaise longue.

Elle portait un peignoir de laine blanche qui ne dessinait point sa taille, mais qui permettait d'en deviner les formes sveltes et gracieuses.

Sa chevelure admirable, d'un blond chaud, d'un blond d'épi mûr, était relevée négligemment sur le haut de sa tête fine. De cette masse soyeuse s'échappaient quelques longues boucles ruisselant comme un flot d'or sur la blancheur du peignoir.

Le pseudo-Thompson frappa doucement à la porte.

Marthe interrompue dans sa lecture leva la tête, posa son livre sur une chaise à côté d'elle et dit :

—Entrez.

Jacques franchit le seuil.

Il fut littéralement ébloui de la beauté de l'orpheline que l'extrême simplicité de son vêtement rendait plus merveilleuse encore.

Elle lui sourit.

—Vous allez mieux, chère enfant, m'a-t-on dit... fit-il en s'approchant.

—Je vais même tout à fait bien... je suis guérie...

Et Marthe lui tendit une main qu'il serra et qu'il garda dans les siennes.

—Oui, répéta-t-elle, je suis guérie... Mais la commotion avait été rude...

—Vous aviez donc eu bien peur?

—Oh! oui, bien peur, et d'une façon très sotte, car en réalité le danger n'était point terrible.

Le docteur s'était assis près de sa pupille et la contemplant avec une admiration extatique.

Plus que jamais il éprouvait ce trouble profond que nous avons signalé à deux ou trois reprises.

Ce jour-là il se sentait bouleversé dans tout son être, et ce fut d'une voix mal assurée, presque tremblante, qu'il dit, ou plutôt qu'il murmura :

—A l'avenir, ma chère Marthe, vous ne sortirez qu'avec moi... Je veux être auprès de vous sans cesse pour veiller sur vous, pour éviter à votre nature impressionnable toute émotion trop vive...

—Merci, cher docteur, répondit l'orpheline avec un nouveau sourire. Comme vous êtes indulgent pour moi!... Comme vous êtes bon!...

—Il paraît que je ne le suis pas assez cependant pour mériter votre confiance entière... répliqua Jacques.

La jeune fille regarda son interlocuteur avec une surprise manifeste.

—Ma confiance, cher docteur... répéta-t-elle; mais vous la possédez sans restriction.

—Non, mon enfant...

—Je vous jure...

—Ne jurez pas, car vous vous mentiriez à vous-même, et écoutez-moi. Certes, la terreur éprouvée par vous est pour beaucoup dans le malaise que vous avez subi, mais l'état de votre âme vous prédisposait à ce malaise... La secousse est passée et cependant je vois encore dans vos yeux je ne sais quel trouble anormal dont l'accident de ce matin n'est point la cause...

—Mais, cher docteur, je vous affirme...

—Ne m'interrompez pas, mon enfant, je vous en prie...

Déjà, lorsque vous avez quitté le *Petit-Castel* pour venir vous installer auprès de nous à Paris, j'ai fait la même remarque et je ne vous ai point caché que j'éprouvais, en la faisant, une émotion pénible. Vous m'avez répondu par de vagues dénégations qui ne pouvaient me convaincre... Aujourd'hui comme alors j'ai la certitude que vous me cachez une souffrance... une douleur... Par moments, malgré vos efforts, vous êtes sombre et triste... cela me cause un profond chagrin... Souvent, lorsque le sourire est sur vos lèvres, je m'aperçois que ce sourire est menteur... Voyons, chère enfant, puisque vous dites avoir confiance en moi, parlez, répondez-moi franchement...

—Docteur, murmura la jeune fille avec un embarras visible, ne cherchez pas à connaître les causes de cette mélancolie qui vous préoccupe et qui vous afflige... Il me serait impossible, je l'affirme, de vous l'expliquer. Oui, c'est vrai, j'ai des heures noires, mais pourquoi? Le sais-je moi-même?

—Manque-t-il, ici, quelque chose à votre bonheur?

—Que pourrait-il me manquer, puisque vous m'entourez de soins et d'affection?.. Non, certes, il ne me manque rien!

—L'âme a souvent des aspirations secrètes... reprit Jacques Lagarde. Si elles ne se réalisent point, il en résulte une souffrance... Pourquoi nous cacheriez-vous les vôtres? Vous savez combien tout ce qui vous touche m'intéresse... vous savez combien je vous aime.

—Oh! oui, cher docteur, répondit Marthe avec élan, je crois à votre affection... Vous me l'avez prouvée!!

—Vous y croyez, je n'en doute pas, mais vous ne pouvez en connaître, en soupçonner même l'étendue... Marthe, depuis que le hasard, ou plutôt la Providence, nous a placés sur le

chemin l'un de l'autre, ne vous êtes-vous jamais demandé ce que pourrait être votre existence auprès de moi?...

—J'ai vu votre main amie se tendre pour me soutenir et pour me sauver au moment où le malheur me frappait... J'ai pris cette main en remerciant Dieu... vous laissant libre de guider mon avenir...

—Mais de cet avenir lui-même, avez-vous entrevu les possibilités, les vraisemblances?

—Non, docteur.

—Marthe, dit Jacques après un court silence et d'une voix passionnée, je ne puis comprimer, je ne puis étouffer plus longtemps les battements de mon cœur... Quand pour la première fois je vous ai vue je n'ai songé, Dieu m'en est témoin, qu'à vous empêcher de souffrir... Au dévouement que vous m'inspirez, aucune pensée égoïste ne se mêlait... Nous avons vécu l'un auprès de l'autre, et peu à peu ma tendresse, toute paternelle au début, subissait une transformation. Vous êtes très jeune, vous êtes très belle, et votre présence dans la maison d'un homme veuf et jeune encore peut donner lieu à des suppositions injurieuses pour votre honneur, blessantes pour votre réputation... L'un et l'autre doivent rester sans tache! Il faut rendre impossibles les propos calomnieux d'un monde soupçonneux et méchant, et pour cela il n'est qu'un seul parti à prendre...

—Marthe, ce n'est plus comme un père aime sa fille que je vous aime aujourd'hui!

—Marthe, à cette heure, je ne vis que pour vous!... Je vous adore comme un fiancé adore sa promise!!

Et le pseudo-Thompson, mettant un genou en terre devant la jeune fille, ajouta :

—Marthe, ma bien-aimée Marthe, voulez-vous être ma femme?...

XI

L'orpheline frissonna de tout son corps.

Une violente agitation, une indicible angoisse venaient de s'emparer d'elle en écoutant les dernières paroles de Jacques Lagarde dont les regards enflammés lui faisaient peur.

Ainsi donc il l'aimait d'amour, celui que jusqu'alors elle avait regardé comme un protecteur, comme un père...

Cet amour constituait un danger imprévu, menaçant.

A ce danger, comment se soustraire?

—Docteur, dit-elle d'une voix tremblante, j'éprouve pour vous une affection, une reconnaissance sans bornes... Vous m'avez secourue, vous m'avez sauvée, vous m'avez rendu la force et le courage de vivre au moment où je désespérais de tout, où je voulais mourir pour rejoindre ma mère... J'ai foi en vous comme en Dieu, mais je ne m'attendais pas à ce que vous veniez de m'apprendre et j'en éprouve un grand trouble, une grande épouvante...

—Je vous ai dit que je vous aimais, et cet aveu vous épouvante!... s'écria Jacques avec passion. Marthe, c'est impossible!... Vous ne pouvez redouter mon amour!

—Je vous en supplie, docteur... mon ami... ne me parlez plus ainsi... Ne me parlez plus de cela... fit la jeune fille frissonnante en joignant les mains.

—Croyez-vous donc que je vous trompe?

—Je crois que vous vous trompez vous-même sur la véritable nature de vos sentiments et que vous n'avez pas réfléchi.

—J'ai réfléchi longuement, au contraire, avant de me décider à vous ouvrir mon âme. J'ai pesé le pour et le contre... Je me suis demandé si ce qui me rendrait heureux offrirait pour vous les mêmes chances de bonheur, et je me suis répondu affirmativement.

—Je veux que vous soyez riche et honorée... Je veux que vous teniez de moi la considération et la fortune... Je veux enfin vous donner autant de joies, pendant tout un long avenir, que vous avez eu de souffrances à subir dans un douloureux passé...

—Mon respect pour vous est profond, chère Marthe, mais mon amour égale ce respect; il est violent, il est impétueux,

il me dévore, il me brûle ! Vivre sans vous, ce serait mourir, et je veux vivre... vivre pour être aimé de vous et pour vous rendre heureuse !

Marthe se leva vivement.

L'expression ardente, enfiévrée du visage de Jacques, le frémissement de sa voix, le tremblement de ses mains serrant les siennes, l'effrayaient de plus en plus.

— Vous êtes mon bienfaiteur et mon unique ami... dit-elle. Mon cœur déborde de reconnaissance à la pensée de ce que vous avez fait pour moi, mais je ne puis accepter la position que vous m'offrez, le grand honneur dont je suis indigne...

— Indigne d'être ma femme, vous ! s'écria Jacques. Pourquoi indigne ?

— Parce que ma très humble situation d'enfant pauvre et sans famille ne mérite ni le sacrifice de votre liberté, ni le don de votre fortune... Encore une fois, vous êtes le jouet d'une erreur... Vous avez retrouvé en moi l'image de la fille chérie que vous avez perdue... Vous ne pouvez retrouver en moi la femme qui fut la mère de votre enfant... je vous en prie, je vous en supplie, renoncez à l'idée de m'associer à votre existence...

— Mais je vous aime avec passion... je vous aime avec délire ! s'écria Jacques en serrant les mains de Marthe.

— Vous vous mentez à vous-même...

— Près de vous mon cœur bat à se briser. Ce n'est plus du sang qui coule dans mes veines, c'est du feu...

— Docteur, je vous en prie, je vous en supplie... je vous le demande à mains jointes, ne me parlez pas ainsi... Vous me faites peur...

— Je vous fait peur en vous offrant tout l'amour, tout le dévouement, tout le respect que peut offrir un homme à la femme qu'il aime ! Si vous n'acceptez pas, c'est que votre cœur n'est point libre...

En entendant ces dernières paroles, Marthe frissonna.

Sa position devenait terrible en effet.

Avouer son amour pour Paul Fromental au moment où le docteur venait de lui déclarer sa passion, c'était attirer sur elle la colère, la haine peut-être, de celui à qui elle devait tout et qui, s'éloignant d'elle, la laisserait retomber dans l'isolement et dans la détresse d'où il l'avait tirée.

— Au nom de votre fille que vous avez tant aimée, et dont je suis, disiez-vous, la vivante image, ne me parlez point ainsi, mon ami, je vous en conjure... balbutia-t-elle. Vous me faites beaucoup de peine et beaucoup de mal...

Jacques Lagarde, que la jalousie mordait au cœur, reprit impétueusement :

— Marthe, vous me trompez, je le sens, je le devine... j'en suis sûr ! je comprends maintenant la cause de cette tristesse persistante que je remarquais en vous et qui me semblait inexplicable... Vous aimez quelqu'un dont votre présence chez moi vous sépare, et vous ne pouvez vous résigner à la séparation ! Est-ce vrai ?...

— Docteur ! s'écria l'orpheline affolée, en détournant la tête. Cessez de m'interroger, et de me regarder ainsi...

— Oseriez vous nier que vous aimez ?...

Il fallait mentir ou livrer son secret.

Dans cette alternative le mensonge s'imposait, et malgré sa franchise habituelle Marthe n'hésita point.

— Non ! répondit-elle. Non, je n'aime personne. Mon cœur est libre et veut rester libre.

— Vous me le jurez ?... Sur la mémoire de votre mère vous me le jurez ?...

Cette fois la jeune fille recula devant l'horreur d'un faux serment qui serait en même temps un sacrilège.

— Vous m'offensez en doutant de ma parole ! répliqua-t-elle d'un ton très digne. En croyant à votre estime je me trompais, je le vois bien ! Je ne jurerais pas !...

Jacques Lagarde se sentit confus de la violence avec laquelle il venait de parler.

— Je ne doute point de vous, chère Marthe... balbutia-t-il ; que voulez vous, je suis fou... Je suis jaloux... Il faut me pardonner et me pardonner.

— Je vous pardonne de tout mon cœur, répliqua l'orpheline, car c'est sans le vouloir, j'en suis sûre, que vous venez de m'humilier, de me faire souffrir, vous si bon pour moi jusqu'à ce jour, vous à qui j'avais voué une si profonde tendresse...

Et elle éclata en sanglots.

En voyant sa poitrine se soulever convulsivement, ses larmes ruisseler comme une pluie d'orage, Jacques s'adressa de nouveaux reproches.

— Marthe, chère enfant, dit-il d'une voix douce et tremblante, je vous crois... Je veux vous croire ; j'ai eu tort, je l'avoue, de vous parler comme je l'ai fait, mais calmez-vous et ne pleurez plus, car vos larmes me désolent... Laissez-moi compter sur l'avenir... le temps se fera mon allié... Puisque votre cœur est libre, un jour viendra, je l'espère où, me connaissant mieux, vous finirez par m'aimer et vous me laisserez vous rendre heureuse entre toutes les femmes.

En disant ce qui précède, il attira vers lui la jeune fille qui se dégagea vivement.

— J'ignore les secrets de l'avenir, dit-elle, mais par pitié ne me forcez pas à regretter et à maudire le jour où je me suis appuyée confiante sur la main secourable que vous me tendiez... Je voyais en vous un père... le meilleur des pères !... l'illusion était douce... pourquoi me l'avoir enlevée ?...

Le docteur se mordit les lèvres.

Il venait de reprendre complètement possession de lui-même.

— C'est bien, Marthe... répliqua-t-il froidement, presque durement, j'espérais trouver en vous une amie, une compagne... je ne trouve qu'une femme soupçonneuse qui se défie même de mon affection de père... Vous me repoussez aujourd'hui, mais j'aurai ma revanche. Vous reviendrez sur l'impression pénible que vous a causé l'aveu de mon amour. Vous m'aimerez un jour, j'en suis certain, car je la veux et rien ne résiste à la volonté !

Puis, d'une voix plus douce, il ajouta :

— Venez, chère enfant, il est grandement temps de prendre un peu de nourriture.

— Vous avez raison, docteur... Je vais échanger ce peignoir contre une robe et vous rejoindre à la salle à manger.

Jacques se retira.

Son front était sombre, ses sourcils froncés.

— Oui, elle m'aimera ! se dit-il avec une froide colère. Il faudra bien qu'elle m'aime !... C'est la première fois de ma vie que je suis ainsi mordu au cœur... Ce sera la dernière... Je veux que Marthe soit ma femme ! Elle résiste, mais qu'importe ? Elle est sous ma domination... Elle m'obéira... C'est une question de temps, et d'ailleurs si une lutte est nécessaire je lutterai ! Marthe m'a caché, j'en suis sûr, l'état de son cœur... Elle aura ébauché, comme toutes les jeunes filles, quelque absurde roman d'amour... Eh bien ! elle l'oubliera, voilà tout.

Le pseudo-Thompson était allé retrouver Pascal.

Marthe, aussitôt qu'il fut sorti de sa chambre, se laissa tomber à genoux, les mains jointes.

— Seigneur mon Dieu, balbutia-t-elle éperdue, me réservez-vous donc encore de nouvelles souffrances après tout ce que j'ai souffert déjà ? Ainsi cet homme, en qui je voyais un père, il m'aime d'un amour qui n'est point paternel. Cet amour me sera fatal, puisque je ne peux y répondre... puisque mon cœur ne m'appartient plus... Seigneur mon Dieu, protégez-moi, et vous ma mère, du haut du ciel, veillez sur votre enfant !

Après cette courte prière, Marthe s'habilla vivement et descendit.

Le dîner ne fut point triste, malgré les préoccupations de chacun, mais il ne se prolongea guère, et sitôt qu'il fut achevé Jacques sortit pour se rendre au rendez-vous qui lui avait été donné par le fils de Mme Labarre.

FIN DE LA SEPTIÈME PARTIE.

LA HUITIÈME PARTIE A POUR TITRE :

LA FÉE DES SAULES

Ce numéro vous donne une chance de gagner \$200.00

CHAPEAUX ET FOURRURES**J. R. BOURDEAU**

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre,

ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

So porto Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

AU BON MARCHÉ

MAISON

ALPHONSE VALIQUETTE

Nous sommes rendus au temps de l'année où les gens ont besoin de marchandises, et nous préférons faire à présent nos ventes à bon marché, afin que tout le monde puisse en profiter. Nous offrirons en vente, toute la semaine prochaine, une quantité spéciale de marchandises remarquablement à bon marché, à la satisfaction de tous et défilant toute compétition.

Un assortiment de Toile choisi, 5 cts.

de Chemises de couleur, 25 cts.

42 pièces de Pluche de soie, à 25 cts.

Gants de kid, à choisir, 23 cts.

Accoutrements en casimir, extra, 25 cts.

600 pièces de Ruban données à 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10c et au delà.

VOLANTS EN DENTELLE

Importation spéciale de quatre boîtes de ces marchandises, que l'on vend au comptant pour un grand escompte, et avec une grande réduction sur les prix du printemps, et nos premiers prix.

Habillements à moitié prix et moins encore, de 5, 7, 10 et 12 cts, beaucoup pure laine.

Etoffes à Robes noires, 15, 20, 25c. vendues ailleurs 25, 30 et 40c.

Cache-miroirs pour tous les goûts, de 20c en montant.

La Semaine prochaine—Spécialité dans les Soies

50c au lieu de 90c.

75c au lieu de \$1.00.

95 au lieu de \$1.25.

DEMANDEZ A LES VOIR.

Flandes de toutes sortes et de toutes couleurs, comme on en a jamais vu à Montréal.

Enfin nous offrons tout ce qui peut être avantageux au public, surtout pour nos importations du printemps, et nous défions toute compétition pour la beauté, la bonté et le stylish de nos articles, surtout il faut remarquer le bas prix de nos marchandises.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869—Rue Notre-Dame, Ouest—1871

MONTREAL

ETRENNES !Calendriers à Effeuiller "Ephémérides"
POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés
et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORREADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINE		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. PRIX 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Payable à la semaine.

MONTREAL

Les MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

J. LESSARD & Cie, Editeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE les modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confections, ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc, etc; ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuilleton, des causeries sur les modes, l'étiquette, le savoir-vivre, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'orner le logis et des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les Questions et Réponses offrent aux abonnés une mine précieuse de conseils de renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.75 pour six mois.

Adressez : J. LESSARD & CIE, boîte de poste 1110, Montréal.

L'ÉDITION HEBDOMADAIRE DE

LA PRESSE

A UNE PIASTRE — (\$1.00) — PAR ANNÉE

est, sans contredit,

le Journal le plus populaire de tous les journaux français du Canada, tant à cause de la variété de son contenu en général que de

LA BEAUTÉ DE SES FEUILLETONS

Pour abonnement, adressez

WURTELE & Cie, Propriétaires,

1540, Rue Notre-Dame, MONTREAL